

LES DEUX
FILLES NATURELLES.

IV.

LES DEUX
FILLES NATURELLES,
OU
BONHEUR ET MALHEUR.

PAR M^{me}. GUÉNARD.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

chez LEROUUGE, Libraire, Cour du Commerce,
Hôtel de Rohan.

1812.



LES DEUX FILLES NATURELLES:

SUITE DU CHAPITRE XLVI.

UN délice presque continual ne laissoit pas apercevoir à Cécile son danger ; elle avoit même perdu , en partie , le souvenir de la cause de sa maladie. Quelquefois elle nommoit Aspasie , puis elle la cherchoit auprès de son lit , et presque toujours elle prenoit Marianne pour elle. Alors elle lui adressoit les choses les plus tou-

TOME IV.

A

chantes , lui parloit de ses enfans , de son mari , quelquefois la nommoit sa fille : puis se reprohoit aussitôt , comme ayant fait une indiscretion .

Un jour elle appela Marianne , et lui dit , avec un air de mystère , convenez que vous avez empêché madame de Rosemont d'entrer dans ma chambre ; mais qu'elle n'a pas quitté Saint-Gratien , et qu'elle y attend que je sois en état de la voir et de lui pardonner ses torts envers moi . Dites-lui que c'est inutile qu'elle reste ici , que je vais mourir et que je lui pardonne . Non , non , Marianne , ne lui dites rien , je vais lui écrire ; et elle demanda du papier , de l'encre , une plume ; et elle écrivit avec une rapidité étonnante ,

puis elle plia sa lettre et pria Marianne d'y mettre l'adresse, de la cacheter et de la remettre à madame de Rosemont la jeune, aussitôt, dit-elle, que je ne serai plus.

Marianne employoit tous ses soins pour éloigner de madame de Gernance ces funestes idées. Elle ne pouvoit y réussir. Elle remarquoit cependant que, même dans le plus fort de son délire, elle ne se permettoit pas un mot qui pût affliger Alphonse. Cette âme aimante avoit tellement pris l'habitude de s'occuper constamment du bonheur de son époux, qu'elle redoutoit même, lorsque sa raison étoit aliénée, de lui causer la plus légère peine. Elle parloit plus franchement de son

état devant Léonce. — Je me meurs, mon frère, lui dit-elle, une nuit où il avoit forcé le marquis d'aller prendre quelque repos, je me meurs; Alphonse ne s'en doute pas, mais moi, je le sens. Quelle cruelle tâche, mon ami, je vous laisserai, celle d'adoucir ses regrets! Vingt ans de l'union la plus tendre. Pas un nuage, pas une pensée que nous ayons eu la volonté de nous cacher l'un à l'autre; et mourir quand il resteroit encore bien des années, sinon pour l'amour, au moins pour l'amitié, pour l'estime la plus sincère: que je le plains, et que je m'estime heureuse que ce ne soit pas moi que le ciel ait condamnée à lui survivre. Vous lui restez, c'est beau-

coup : vous savez aimer , vous savez ce que l'on souffre en se séparant de ce qu'on aime. Si un jour vous la revoyez, dites-lui que j'ai toujours pensé à elle, et que.... Mais surtout qu'Alphonse ignore toujours la cause de ma mort. Ah! mon frère , que je paie cherrement l'obstination que j'ai mise à ne pas suivre vos conseils.

Léonce n'osa lui faire de questions sur cette cause qu'elle ne laissoit pas pénétrer entièrement, mais dont il étoit aisé de supposer Aspasie coupable , sans cependant qu'on pût donner confiance aux discours de cette infortunée , qui , depuis l'instant de sa maladie , n'avoit pas eu une heure complète de raison. On pouvoit donc croire que même

tout ce qu'elle disoit, lorsqu'elle paroissoit le plus calme, étoit sans fondement, et l'effet de la fièvre qui la dévoroit.

CHAPITRE XLVII.

CE fut environ un mois après que Cécile étoit tombée dans ce cruel état, qu'Aspasie donna le jour à une fille. Le baron qui étoit venu plusieurs fois à Saint-Gratien pour s'informer de l'état de la marquise, fit part à Alphonse de cet événement, et lui demanda s'il pouvoit espérer qu'il viendroit à Paris. Le marquis répondit que, pour rien daus la nature, il ne se sépareroit de sa compagne, dont l'état empiroit à chaque instant. Une quinzaine s'écoula encore, le médecin ayant

dit que le quarantième jour de la maladie seroit décisif; que si elle le passoit, elle étoit sauvée, mais qu'il n'en répondoit pas.

Ce terrible arrêt avoit été prononcé devant Marianne, Léonce et Madame Dupin. Celle-ci connoissant toute la sensibilité de sa fille, ne voulut pas la laisser seule auprès de la malade, et au risque de ce qui pourroit se commettre de désordre dans sa ferme pendant son absence, elle resta chez M. de Gernance, et se fit monter un lit dans un cabinet qui tenoit à la chambre de Cécile, de manière qu'il ne pouvoit rien s'y passer qu'elle ne l'entendît. Le curé avoit aussi été averti, il passa la nuit avec ces messieurs, attendant, pour exer-

cer son ministère , que la malade eût une parfaite connoissance , ce qui arrive assez souvent à l'instant où l'âme va briser ses liens.

La nuit fut très agitée , et la fièvre violente ; l'oppression laissoit à peine à la malade la possibilité de respirer ; elle eut enfin tous les symptômes qui annoncent une crise. Alphonse et Marianne se flattoint qu'elle seroit salutaire. Le médecin qui arriva à six heures du matin , jugea tout le contraire. Il trouva la malade plongée dans un abattement qui annonçoit que la nature avoit épuisé inutilement ses forces , et que rien ne pouvoit lui rendre l'énergie.

Il essaya cependant une potion qui , semblable à une goutte

d'huile que l'on mettroit dans une lampe , au moment où elle va s'éteindre , prolonge un instant sa lumière. Cécile , après avoir pris cette potion , parut toute autre. Les mouvements convulsifs cessèrent ; la parole qui commençoit à s'embarrasser , devint libre , et ses pensées furent distinctes. Alphonse qui la crut sauvée , s'empressa de lui en témoigner sa joie , et au médecin sa reconnoissance. Ni l'un ni l'autre cependant ne furent trompés par ce mieux apparent. Cécile sentoit bien que tout étoit fini , et le médecin ne l'ignoroit pas. Madame de Gernance , apercevant madame Dupin , lui fit signe de s'approcher , et après l'avoir remerciée dans les termes les

plus tendres du sacrifice qu'elle lui avoit fait, en lui laissant sa filleule depuis qu'elle étoit malade, la pria de trouver un moyen d'éloigner le marquis pendant une heure ou deux.

Madame Dupin qui se douta de ce qui occupoit madame de Gernance, fit prier M. Lebrun de venir, et lorsqu'il fut arrivé, elle lui dit ce que désiroit la marquise; il fit tant, qu'il détermina les deux frères à venir chez lui voir un nouveau dévidoir que son fils lui avoit envoyé de Londres, et qui, au moyen d'une roue que quatre lignes d'eau faisoient mouvoir, pouvoit devider plus de bobines en une heure que dix hommes en vingt-quatre. Comme on le montoit en ce moment, il étoit

aisé d'imaginer que M. de Gernance passeroit à la manufacture au moins le temps que madame de Gernance vouloit donner à Dieu , au moment où elle alloit lui rendre compte d'un temps dont elle n'avoit jamais connu la valeur , ayant vécu dans cette parfaite inutilité qui semble être l'apanage des femmes riches. Mais à cela près , son cœur étoit pur , elle n'avoit jamais fait de peine à qui que ce fût : elle étoit charitable , amie sincère , épouse fidelle ; et avant que ses liens fussent légitimes , elle avoit su , en quelque sorte , les rendre respectables par la régularité de sa conduite. Elle rendoit ses domestiques heureux , et on peut dire , qu'à l'exception des deux

baronnes de Rosemont, tout le monde l'aimoit.

Au moment où la connoissance lui revint, celle de la conduite de sa fille se peignit à elle sous les plus douloureuses couleurs. Elle en parla à madame Dupin, à qui elle laissa ignorer que la jeune baronne étoit sa fille; mais elle ne se souvint pas de la lettre qu'elle avoit donnée à Marianne, et dont celle-ci avoit religieusement gardé le secret. Cécile ne sachant donc plus qu'elle avoit, par cette lettre, appris à sa fille son secret, dit à madame Dupin, que le plus grand sacrifice qu'elle pouvoit faire, étoit de mourir sans s'être expliquée avec elle, sans lui faire connoître tout ce qu'elle lui devoit; mais il faut me

taire , dit-elle , je le dois , et j'en aurai le courage ; car comme je le dis , elle avoit complétement oublié la lettre qu'elle avoit remise à Marianne pour Aspasie ; la marquise ne s'abusant pas sur son état , profita du peu de temps que le ciel lui laissoit encore pour donner un exemple édifiant à tout ce qui l'entouroit .

Cette douloureuse et consolante cérémonie étoit à peine achevée que MM. de Gernance rentrèrent . Ils furent étonnés de trouver la chambre de la malade parée et rangée comme pour recevoir du monde , et elle-même assise sur son lit et à moitié habillée . Quoi ! lui dit le marquis en souriant , de la coquetterie : il n'y a donc plus de danger ? — Dans

tous les instans , mon aimable ami , je désirerai toujours de vous plaire..... Mais.... Quoi ! dit le marquis en s'aperçevant tout-à-coup qu'elle changeoit extrêmement , est - ce que j'aurois formé un vain espoir?—Je crains , mon ami. Pour moi je n'en ai pas eu un moment , mais je n'ai pas cru devoir hâter l'instant d'un sacrifice qu'il est impossible de retarder. Le mien est fait , j'ai profité de ton absence...—Ah ! cruelle , que me dites vous? Quoi! Cécile , tu veux me quitter?—Non , je ne le veux pas , mais il le faut. Ce qui m'est fort sensible c'est de n'avoir pas vu ma fille à mes derniers momens. J'ai appris qu'elle étoit accouchée d'une fille , puisse-t elle..... Elle s'arrêta. Je

vous supplie, mon ami, de ne point l'abandonner aux conseils de sa belle-mère; d'engager son mari qui a beancoup d'estime pour vous, à trouver un moyen... Le marquis abîmé dans sa douleur n'entendoit que des mots vides de sens. Mais quand il s'aperçut que Cécile cessoit de parler en faisant d'inutiles efforts pour achever ce qui lui restoit encore à dire, il poussa un cri, qui fit accourir auprès du lit de la mourante madame Dupin et Marianne qui s'en étoient éloignées, et avec elles les femmes de la marquise, le médecin, le curé qui venoit de rentrer et le pauvre Léonce qui étoit presqu'aussi affligé que son frère. Tous s'approchent de Cécile,

tous cherchent à empêcher son âme de quitter son enveloppe terrestre; mais l'instant fatal est marqué, Cécile n'est plus. Alphonse seul ne peut le croire. Il la serre contre son cœur; il soulève sa tête penchée, il colle ses lèvres sur ses lèvres déjà livides, il croit encore qu'elle répond à ses baisers, et ce n'est qu'avec des peines incroyables qu'on parvient à l'arracher aux restes glacés de celle qui fut ses premiers, ses seuls et ses derniers amours.

Au moment où on alloit l'entraîner hors de cette chambre de deuil, on entend une voiture qui s'arrête à la porte. C'étoit Aspasie et son époux. Celle-ci tourmentée par un de ces douloureux pressentimens qui nous avertis-

sent quelquefois de la destruction des objets qui nous sont unis par les liens du sang, avoit passé une nuit très agitée. Il lui avoit semblé entendre de sourds gémissements, et la nature réveillant dans son cœur, les remords de son ingratitudo envers la pauvre Cécile, elle supplia son mari de la mener à S.-Gratien. Il eut beau lui observer qu'il n'y avoit pas trois semaines qu'elle étoit accouchée, que ce voyage pouvoit lui faire beaucoup de mal, et qu'elle avoit à craindre le mauvais air, elle répondit toujours que de n'y pas aller lui feroit beaucoup plus de mal encor; qu'elle vouloit voir Cécile, qu'elle le vouloit, qu'elle iroit plutôt seule et avec la première voiture de

louage qu'ellerencontreroit; mais que sur-tout il ne falloit pas le dire à sa belle mère qui s'y oppo-seroit, ou voudroit y venir, ce qui sûrement ne feroit aucun plaisir à Cécile.

Ernest se laissa vaincre; sous prétexte d'une promenade, il fit mettre les chevaux, et à quelque distance de l'hôtel, il donna l'ordre d'aller à S.-Gratien, où ils arrivèrent comme je viens de le dire, au moment où Cécile n'étoit plus.

Il ne fallut pas long-tems à M. et à madame de Rosemont pour savoir qu'il ne restoit que des consolations à offrir au marquis; toute la maison étoit en larmes; et Marianne renversée sur le sein de madame Dupin paroissoit

avoir perdu sa mère : tant les soins attachent celui qui les rend ! M. de Gernance incapable de tout autre sentiment que celui de la plus mortelle douleur, s'informa à peine du sujet du voyage de M. et de madame de Rose-mont, et ce fut encore Marianne qui la première leur adressa la parole. Ce fut avec cette douceur, cette aménité qui la caractérisoient. Après avoir plaint Aspasie d'être arrivée si tard, elle profita de cet instant pour lui dire qu'elle avait une lettre pour elle, dont le contenu ne devoit être connu que d'elle seule. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que Marianne trouva le moment de lui remettre la lettre que Cécile ayoit recommandé de lui dons

ner à l'instant où elle ne seroit plus. Aspasie la prenant avec vivacité, lui dit : donnez, donnez, mademoiselle, je vous remercie. Ah ! que ne suis-je arrivée hier ; et sans prévoir tout ce que la lettre pouvoit contenir, elle s'enferma dans son appartement pour la lire. A peine eut-elle connu par cette lecture son tort et son crime envers la marquise, qu'un froid mortel la saisit, ses dents s'entrechoquent, et le frisson le plus terrible se déclare à l'instant. Se sentant très-mal, elle sonne, on vient. Ernest se reproche la foiblesse qu'il a eue de l'amener à Saint-Gratien, et consulte avec effroi le médecin qui dit que c'est une révolution causée par le lait, qu'il ne faut pas

perdre une minute pour la coucher dans un lit brûlant. C'étoit néanmoins la lettre de sa mère qui la mettoit dans cette situation , et elle étoit bien faite pour produire cet effet; et pour en rendre juge le lecteur , nous allons la transcrire , non sans quelque peine , car elle a été écrite avec la rapidité que communiquoit la fièvre , la moitié des mots sont oubliés, et les pensées, enfans du délire , n'ont souvent aucun rapport entre elles ; mais enfin la voici telle qu'elle a été copiée.

Lettre de madame la marquise de Gernance à la baronne de Rosemont la jeune.

À Saint-Gratien , le 17 juin 1788.

« Vous n'aurez cette lettre ,

Madame , qu'après ma mort. Je puis donc vous y exprimer tous mes sentimens sans crainte... As-
pasie, sais-tu qui t'a donné le jou? Le sais-tu?.... Oh ! non , tu ne le sais pas : tu n'aurois pas préci-
pité ta mère au tombeau.... Te souviens-tu Aspasie , comme tu miaimois quand tu étois enfant ? Sais tu pourquoi ? C'est que ton cœur étoit simple , que tu écou-
tois la nature.... M. le marquis de Gernance ne sait rien.... N'al-
rez pas lui en parler , ni à votre belle-mère , ni à votre mari ; sur-
tout que ce dernier n'apprenne jamais que tu devois m'aimer , et que c'est toi qui m'as fait mourir ; je vous défends de lui dire.....
Quelqu'un vient , c'est peut-être toi , mon Aspasie , qui te repens-

dé m'avoir affligée ; viens , viens , ma fille , le cœur d'une mère est toujours prêt à pardonner... Mais non , elle ne vient pas ; elle ne pense pas seulement que je souffre ; qu'ainsi à sa dernière heure , on ne lui donne aucune marque d'intérêt!.... — Non , mon Dieu , n'exaucez pas ma prière. — Où vas-tu Aspasie ? Pourquoi ce désespoir ? Je ne dis rien. Je ne me plains de rien. Je t'aimois si tendrement ; j'avois mis en toi ma joie et mon bonheur ; mais le ciel est juste , il me punit. Adieu , Madame , avant six ans , nous serons réunis. Adieu , ta mère ,

CÉCILE de GERNANCE ».

On ne doute pas , après avoir lu cette lettre , de ce qu'Aspasie dut

éprouver en voyant son arrêt tracé de la main de sa mère; cependant elle ne chercha aucun adoucissement à sa profonde douleur en en confiant le sujet à Rosemont: fidelle aux ordres que sa mère lui avoit donnés, elle conserve dans son cœur ce terrible secret; elle n'a pas même la consolation d'en parler au marquis; car sa mère ne le lui désigne point comme l'auteur de ses jours: elle croit même que ce seroit nuire à la mémoire de sa mère, que d'apprendre à Alphonse que Cécile lui avoit donné la naissance. Il faut donc qu'elle supporté seule, absolument seule, le poids de sa douleur; elle s'y résigne avec courage, et n'a plus d'autre désir que d'expier, par les plus dou-

B.

l'heureux sacrifices, l'ingratitude qui l'a privée de sa mère. Cette résolution rendit sa situation dangereuse : elle fut près de six semaines entre la vie et la mort. Enfin, sa jeunesse, la force de son tempérament, et les tendres soins de Rosemont, secondés de Marianne, qui ne la quitta pas un instant, la rappelèrent à la vie. Que de douloureuses réflexions n'avoit - elle pas faites pendant tout ce temps ! elles eussent été pour elle très-salutaires, si le baron avoit voulu consentir au désir qu'elle lui témoignoit de se retirer à Sabrice, pour ne s'y occuper que de l'éducation de ses enfans ; mais Ernest attribua ce projet à la convalescence qui fait sentir le besoin du repos, et il

engagea Aspasie à remettre à quelques années une retraite qui ne pouvoit qu'être désavantageuse à ses enfans, s'il s'éloignoit de sa mère , dont il attendoit une grande fortune , et ainsi il força sa compagne à retourner encore chez sa belle - mère , qui étoit venue plusieurs fois l'en presser depuis qu'elle étoit à Saint-Gratien.

Le marquis , que la mort de sa femme avoit rendu presque insensible à tout autre sentiment , n'engagea point Aspasie à prolonger un séjour qui lui étoit en quelque sorte désagréable , en le forçant à voir du monde , et qui , dans l'état de tristesse où il étoit plongé , sembloit accroître ses souffrances. Aussi , dès que la santé

de la jeune femme le lui permit, il la vit, sans aucun regret, partir avec son mari.

La baronne, fière de n'avoir plus à redouter des aveux qui eussent pu diminuer l'ascendant qu'elle vouloit avoir sur sa bru, la ramena en triomphe à Paris, où l'absence d'Aspasie avoit déjà éloigné de chez sa belle-mère un grand nombre de ces aimables oisifs, qui, semblables aux papillons, ne se voient qu'auprès des fleurs fraîchement écloses : mais à peine sut-on Aspasie de retour, que le cercle devint aussi brillant qu'avant son départ, et Aspasie, enivrée de nouveau de leurs louanges, oublia bientôt, et ses réflexions, et l'événement sinistre qui les avoit causées.

Laissons-la s'égarter encore dans les routes fleuries, mais dangereuses, du monde; et revenons à Saint-Gratien, où rien ne pouvoit consoler le marquis de la perte de Cécile. Le chevalier, désespéré de l'état de son frère, employoit en vain tous les soins de l'amitié sans pouvoir adoucir ses regrets. Madame Dupin et Marianne partageoient ses sollicitudes sans avoir plus de succès. Enfin, ne sachant plus comment rendre à l'âme d'Alphonse le calme et le repos, il lui proposa de faire un voyage en Italie. Je le veux bien, dit Alphonse, mais n'as-tu donc jamais lu ce vers de Boileau :

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

N'importe, être ici, à Sabrice; à Rome ou à Naples, partout où je n'ai plus l'espérance de la retrouver, cela m'est bien indifférent. — Je sais qu'il y a long-temps que tu désires de visiter la patrie des arts; je t'y accompagnerai volontiers, sans espoir toutefois que rien puisse me distraire de ma profonde tristesse. Alphonse, qui connoissoit le cœur humain, savoit qu'il n'est aucune douleur que le temps et le changement de lieu ne rendent moins profonde. Ainsi, il se trouva heureux d'avoir déterminé Alphonse à ce voyage, qu'il croyoit ne devoir durer qu'un an; calculoit par conséquent qu'il seroit de retour en même temps que

Frédéric , que M. Lebrun avoit enfin déclaré à madame Dupin devoir être l'époux de Marianne.

Les desseins des hommes sont toujours subordonnés aux décrets de l'Eternel ; et au moment où les marquis de Gernance quittèrent Saint-Gratien , en assurant leurs amis qu'ils seroient de retour avant un an , ils ne se doutoient pas que des barrières insurmontables s'éleveroient entre eux et leur patrie , et que ce ne seroit qu'après beaucoup de traverses qu'ils reviendroient s'asseoir encore à l'ombre des arbres plantés par Léonce , et qu'en partant ils recommandèrent aux soins de Marianne , qui ne put voir MM. de Gernance s'éloigner.

de Saint-Gratien qu'avec un extrême attendrissement : tant la nature se fait entendre aux cœurs simples et droits !

CHAPITRE XLVIII.

DEPUIS plusieurs mois, madame Dupin avoit remarqué que Marianne étoit triste et inquiète, elle avoit attribué ce changement aux événemens dont elle avoit été témoin et au départ de Léonce et du marquis, à qui la jeune personne étoit très-attachée. Mais voyant que le temps, qui enlève peu à peu le souvenir des grandes douleurs, ne faisoit qu'accroître cette disposition dans l'âme de Marianne, madame Dupin jugea qu'il devoit y avoir une autre cause, et elle n'en trouva point

d'autre que l'absence de Frédéric.

Avec quel intérêt cette aimable jeune personne entendoit lire à M. Lebrun les lettres de son fils, où il parloit toujours de ses voisines, et chargeoit son père de les assurer de son respect. Le jour où elle en avoit eu des nouvelles, Marianne étoit moins triste; surtout si M. Lebrun acceptoit le souper de madame Dupin, Marianne avoit pour lui toutes les attentions; et il lui sembloit qu'en ayant des égards pour le père de Frédéric, c'étoit en quelque sorte se rendre présent l'ami de son cœur, celui dont le respect filial étoit si vrai, si touchant.

Mais ce qui ne laissa pas douter à M. Lebrun et à madame

Dupin combien le sentiment de Marianne pour Frédéric s'étoit accru , malgré le temps et l'absence , ce fut ce qui arriva peu de mois après. Le retour de Frédéric étoit fixé ; son père en vint faire part à sa voisine en présence de la fille de Léonce. Ils avoient aisément remarqué que le visage de Marianne s'étoit couvert d'une rougeur subite , et que ses yeux , qu'elle avoit baissés aussitôt , brilloient de tous les feux de l'amour et de l'espérance. Ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune observation ; n'adressèrent point la parole à Marianne ; et continuèrent à parler devant elle de ce retour , paroissant ne pas savoir qu'elle dût y prendre le moindre intérêt : mais lorsqu'elle s'éloigna

gna pour vaquer aux différens devoirs qu'elle avoit à remplir, et qui, à ce moment, lui parurent pour la première fois pénibles, ils ne purent s'empêcher de rire , de ce rire du bonheur , en parlant de la joyeuse impression qu'avoit faite sur Marianne l'annonce du retour de Frédéric. Je crois , dit M. Lebrun , qu'il ne faudra pas prolonger long temps le mariage , quand une fois il sera arrivé , car elle l'aime bien tendrement. Il est vrai , répondit, madame Dupin , qu'elle en est fort occupée , quoiqu'elle n'en parle presque jamais ; mais il n'en est pas moins certain qu'elle a pour lui un sentiment de préférence qui se marque dans toutes ses actions. Vous savez ce ro-

sier qu'il lui a donné pour sa fête, peu de jours avant son départ? Eh bien, il n'existe pas d'arbustes venant des contrées les plus lointaines qui soit aussi soigné dans les serres du roi. Ce chien barbet qu'il l'a priée de garder pendant son absence, est son plus fidèle, que dis-je, son seul compagnon; elle peigne elle-même ses longues soies et ne veut point qu'aucun autre qu'elle lui donne à manger. M. Frédéric Lebrun, dit-elle, m'a confié son chien, je veux qu'il le trouve en bonne santé. Heureux âge, où tout est jouissance, et où même l'incertitude d'obtenir l'objet de ses vœux, rend plus vif le bonheur à l'instant où tout est d'accord!

Marianne hâta les soins qu'elle avoit à donner. Le bled fut certainement mesuré avec moins d'exactitude, le coup d'œil du maître, à l'écurie, à l'étable, que La Fontaine nous a dit être si nécessaire, fut donné rapidement, et jusqu'aux volailles, qui la suivraient depuis l'instant où elle entroit dans la basse cour, jusqu'à celui où elle leur donnoit à souper, se ressentirent de la préoccupation de celle qui les avoit élevées. Elles n'eurent que quelques poignées de grains jetés ça et là, moins pour les rassasier, que pour s'en débarrasser le plus tôt possible, afin de venir rejoindre l'aimable vieillard qui peut-être avoit quelque chose à dire de son fils. A la grande douleur de

Marianne on n'en reparla plus ; mais M. le Brun soupa à la ferme, et cefut toujours un grand plaisir pour Marianne, car elle l'aimoit comme on aime un père. Ce nom sacré, que Marianne répétoit intérieurement en pensant que celle qui épouseroit Frédéric le donneroit au digne M. le Brun, ramena cette jeune personne à celle qui déjà s'étoit plusieurs fois présentée à son imagination, par quelle raison elle n'avoit pas de parens et elle résolut de le demander à madame Dupin.

Un soir Marianne, après avoir fait distribuer le souper des gens de la ferme, vint retrouver madame Dupin qui étoit assise dans le verger sur un banc de mousse, (c'étoit Léonce qui l'avoit cons-

truit lui-même), ce banc étoit au pied d'un cerisier si vieux, qu'on eut dit qu'il étoit destiné à faire époque dans l'empire de Pomone. Ses branches presque recourbées sur la terre, formoient un berceau naturel, et offroient à ceux qui venoient se reposer sous leur ombrage, des fruits aussi sains qu'agréables.

Madame Dupin, en voyant venir son élève, sourit à ses grâces modestes, et lui fait signe de s'asseoir auprès d'elle. A peine eut-elle pris place qu'elle lui dit: Ô ma bonne marraine, me permettrez-vous une question, et voudrez-vous bien y répondre? — Certainement, mon enfant, si ce que vous me demandez est à ma connoissance. — Il n'y a pas

de doute que vous ne le sachiez. Vous m'avez dit mille fois, qu'après m'avoir nommée, vous vous étiez chargé de moi, et que, depuis ce moment, vous n'avez eu aucune nouvelle de mes parens.

— Aucunes. — Cependant vous les connoissiez, puisqu'ils vous avoient choisi pour marraine? — Je ne les connoissois pas; et, s'il faut vous parler vrai, je ne suis pas même votre marraine. — Mon Dieu, pas même ma marraine? et des larmes bordèrent sa paupière. O! mon amie, je ne suis donc rien dans le monde? pas autant que ces enfants qui viennent demander l'aumône, qui, au moins connoissent ce qu'ils sont, ont des parens qu'ils aiment, dont ils sont aimés. Hélas! je suis bien

malheureuse; et ses pleurs coulèrent en abondance. Quoi, lui dit madame Dupin, qui peut vous affliger aussi sensiblement, mon enfant? avez-vous à vous plaindre de la Providence? vous a-t-il rien manqué depuis que vous existez, et eussiez-vous reçu d'une mère des soins plus assidus que ceux que vous avez reçus de moi? Vous m'avez consolé de la perte de mes enfans, ne pourrai-je donc pas espérer vous consoler de ne pas connoître ceux qui vous ont donné le jour? Marianne, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son amie, et pleura sur son sein. Madame Dupin lui demandoit en grâce de se calmer, et de réfléchir que rien n'étoit plus déraisonnable que son cha-

grin. Que les enfans , lui disoit-elle , à qui le ciel , dans sa colère , enlève un père ou une mère adorée , gémissent , et sans murmurer contre les décrets de la justice éternelle , se plaignent , en l'adorant , de ce qu'elle les ait destinés à ressentir un aussi cruel malheur , rien n'est plus naturel ; mais vous , Marianne , que regrettez-vous ? des êtres que votre imagination embellit pour ajouter à vos regrets , quand toutefois , avec plus de raison , vous seriez fondée à croire , ou qu'ils étoient dans une si affreuse misère qu'ils ne pouvoient subvenir à votre existence , ou que leur moindre tort a été leur profonde indifférence pour vous.—Ainsi , la seule consolation que je puisse avoir ,

est de les croire , ou malheureux , ou coupables. — Il est encore , ma chère amie , une autre supposition , et celle-là me paroît la plus probable : c'est qu'ils se sont trouvés dans une telle position qu'il leur a été impossible de vous reconnoître , et la manière dont vous me fûtes confiée me le persuaderoit. C'est un homme très-bien mis , qui voyageoit en poste ; il s'arrêta devant la maison que j'occupois alors à Crépy , et me pria de vous garder chez moi , moyennant une pension qui m'est très-religieusement payée de six mois en six mois , par une traite que l'on m'envoie par la poste , tantôt chez un banquier , tantôt chez un autre , et jamais signée de la même per-

sonne. Jamais, depuis dix-huit ans que vous êtes avec moi, cette somme n'a manqué d'un seul jour. — Ils sont donc heureux, riches? — Ce n'est pas toujours synonyme, mon enfant. D'ailleurs, qui sait si ce sont vos père et mère qui paient cette somme, ou bien si elle n'est pas donnée par quelqu'un qui, touché de votre situation, a voulu au moins vous assurer une éducation, sinon brillante, du moins qui vous mette à même de vous passer de tout? Je rends grâce, tous les jours de ma vie, au ciel, que ce soit moi qu'ils aient choisie, puisqu'ils m'ont fait en vous un rare présent. Cessez donc, ma chère Marianne, de vous affliger de ce qui a fait mon bonheur. —

Vous me forcez ainsi, ma chère amie, à me trouver heureuse, puisque je puis contribuer à votre félicité. Mais cependant il est une chose que vous ne pouvez pas empêcher qui ne soit un malheur réel; car enfin il est impossible que je me marie. — Eh ! pourquoi avoir cette idée ? — Parce que l'on ne veut pas d'une personne inconnue pour sa femme. — Et l'êtes-vous, je vous prie ? N'y a-t-il pas dix-huit ans que vous êtes près de moi, traitée et chérie comme une amie, ne vous a-t-on pas vue fidèle à répondre à mes soins, mériter, quoique bien jeune encore, l'estime de tous ceux qui ont eu des relations avec vous ; est-ce donc là, mon enfant, une personne inconnue ?

Il est vrai que vous ne pouvez pas remonter à une longue suite d'ayeux, que vous êtes la première de votre race; mais n'en est-il pas ainsi de toutes les familles? D'ailleurs vous n'avez pas, je crois, le désir de vous marier avec un homme de qualité! — O! mon Dieu non, dit Marianne avec vivacité. — Alors que vous importe votre généalogie? — Cela est vrai, reprit elle, en paroissant se calmer, et elle ajouta, vous croyez, ma bonne amie, car je n'ose plus vous appeler ma marraine. — Il ne faut pas changer de ton avec moi; cela feroit faire des conjectures qui sont toujours bonnes à éviter. — Je disois donc, ma marraine, que vous croyez qu'un bon cultivateur,

qu'un riche marchand me verroit épouser son fils sans se plaindre de ne pas connoître ma naissance. — Certainement, ma fille, parce que vous êtes pieuse, douce, économe, active, et que vous ne pouvez que soutenir une maison avec honneur. — O ! ma marraine, que ce que vous me dites là me fait de plaisir ! Elles rentrèrent alors, souperent tête à tête, et allèrent prendre un repos toujours si doux, quand l'âme n'est troublée par aucun remords, et que le corps est disposé au sommeil par l'exercice et le travail.

Cependant avant de s'endormir, Marianne pensa plus d'une heure à tout ce que lui avoit dit sa marraine. Peut-être mon père

et ma mère reviendront-ils me chercher, ils sont sûrement riches ; et alors, mille châteaux en Espagne occupent l'imagination de Marianne ; mais afin que cette supposition amenât toujours son mariage avec Frédéric, elle vouloit qu'il fût ruiné afin de joir du plaisir de lui rendre de la fortune, et tout en pensant à l'aimable Frédéric, elle s'endormit. Madame Dupin vit avec grand plaisir à son réveil, que la paix régnoit dans l'âme de son élève, qui, au fait, s'embarrassoit assez peu de parens qui l'avoient abandonnée, pourvu que M. Lebrun ne s'opposât pas à son mariage avec Frédéric, dont le retour approchoit.

CHAPITRE XLIX.

IL arriva enfin ce jour si désiré, Frédéric revint à Saint Gratién. Après avoir rendu à son père les premiers hommages, il demanda des nouvelles de madame Dupin. — Grâce à Dieu, elle se porte bien, ainsi que Marianne, dont tu ne me parles pas. — Il est vrai, mon père; mais.... — Est-ce que tu n'auras pas le même plaisir à la revoir que lorsque tu es parti? tant pis pour toi, si cela étoit... car alors.... — Eh mon Dieu, mon père, comment pouvez-vous imaginer que j'aie pu ou-

blier Marianne? dans toutes mes lettres je vous parlois d'elle. Son image m'a toujours été présente, et je regarderois comme le don le plus précieux que je puisse recevoir du ciel, s'il daignoit me l'accorder pour compagnie. Je suis bien aise de ne m'être pas trompé sur vos sentimens, lorsque j'ai assuré madame Dupin que vous aimiez sa filleule qu'elle vous donne. — Oh! quel bonheur; et il serroit les mains de son père, l'embrassoit et ne savoit comment lui marquer sa reconnoissance. Le vieillard ajouta: une des choses qui m'ont déterminé à consentir à ce mariage, c'est que la jeune fille n'a point de parens, et qu'elle s'attachera à nous de préférence à tout. Madame Du-

pin ne connoît qu'elle de toute sa famille. Il est même possible qu'elle n'en ait pas ; mais elle passe ici pour la parente de madame Dupin ; il n'en faut pas davantage.

On se doute bien que Frédéric ne fut pas d'un avis contraire , et ayant donné quelques soins à sa toilette , il se rendit avec son père chez madame Dupin , qu'ils trouvèrent seule. Marianne étoit allée dans le village , panser une vieille femme , qu'une plaie à la jambe retenoit dans son lit , et que le chirurgien qui n'avoit pas l'espérance d'être payé de ses soins , laissoit sans aucun soulagement. Marianne le sut , elle demanda à madame Dupin la permission d'y aller tous les jours ,

ce qu'elle obtint sans difficulté. Elle étoit donc chez la bonne mère Salmon, quand Frédéric vint la demander en mariage à madame Dupin, qui lui confirma la parole qu'elle avoit donnée à M. Lebrun ; mais elle ajouta, qu'étant liée de la plus sincère amitié avec MM. de Gernance, elle désiroit qu'ils fussent de retour pour marier sa filleule ; qu'elle en avoit eu depuis peu des nouvelles de Turin, et que Léonce lui marquoit qu'il espéroit bien être à Saint-Gratien avant un mois. — Un mois ! dit l'impatient Frédéric ; un mois, c'est bien long. — J'ai promis d'attendre ce temps, reprit madame Dupin. Cependant s'ils prolongeoient leur séjour en Italie, vous pouvez être

certain que je ne les attendrai pas plus tard que jusqu'à la fin de juillet, on étoit alors au mois de juin. Il faut bien prendre patience d'ici là, reprit en riant M. Lebrun, en regardant son fils, qui n'avoit pas l'air si résigné que lui, et qui avoit dans le caractère un fond de fierté que son séjour en Angleterre n'avoit pas diminué: il trouvoit extraordinaire que madame Dupin eût besoin d'attendre le retour du marquis et du chevalier de Gernance pour marier sa filleule qui ne leur étoit rien. C'étoit donc à titre de protecteur, et Frédéric ne connoissoit nul homme que son père à qui il pût accorder le droit de le protéger; mais il falloit se soumettre aux volontés de celle dont

sa bien aimée dépendoit. D'ailleurs, l'arrivée de Marianne ne lui laissa plus la liberté de faire aucune autre réflexion.

Celle-ci, sans l'apercevoir, dit en entrant, je suis bien heureuse, ma marraine, la mère Salmon a marché aujourd'hui, et dans huit jours... Ah! monsieur, c'est vous, je n'avois pas eu l'honneur de vous voir, et elle étoit rouge comme le corail, ses grands yeux se baissèrent et elle ne savoit comment traverser la salle pour arriver jusqu'à madame Dupin, car il falloit passer devant Frédéric, qui, plus amoureux que jamais, eût voulu pouvoir tomber à ses pieds, et lui demander de confirmer la parole qu'il venoit de recevoir. Mais le véritable

amour tend timide: il se contenta de lui témoigner la joie qu'il avoit de la revoir. — Je partage sincèrement, monsieur, celle que doit avoir M. votre père. — Et tu n'en as pas un peu pour ton compte ? dit madame Dupin. L'embarras de la pauvre petite fut tel, que sa marraine se reprocha intérieurement de lui avoir fait cette observation. M. Lebrun alla plus franchement, et déclara à Marianne quel étoit le but de sa visite, et qu'ayant été assez heureuse pour que madame Dupin ne rejetât pas leur prière, ils n'attendoient qu'un mot de sa bouche, à elle-même, pour jouir entièrement de leur bonheur ; et ce mot ne pouvoit sortir de ses lèvres. Parle franchement, lui dit son amie,

veux - tu de Frédéric pour ton mari? Marianne, ne pouvant suffire aux différentes sensations qu'elle éprouvoit, vint se jeter dans les bras de sa marraine pour cacher son trouble; incapable de se résoudre à faire l'aveu qu'on lui demandoit. Ne point convenir d'un sentiment même lorsqu'il doit être légitime, n'est point dans une jeune fille dissimulation, c'est pudeur(1). M. Lebrun, qui pensoit ainsi, ne voulut point permettre qu'on insistât davantage, et entraîna son fils hors de la maison, en disant à

(1) Quand une jeune femme ne fait aucun mystère de sa passion pour son époux, on peut craindre qu'elle n'en fasse pas davantage, si elle en aimoit un autre.

madame Dupin : nous reviendrons demain savoir la réponse. Quand Marianne fut bien sûre qu'ils étoient partis , elle releva son beau visage tout couvert de larmes. Quoi ! lui dit madame Dupin , tu pleures.— Ah ! ce n'est pas de chagrin , ma bonne amie , je vous jure ; mais j'ai été si troublée , que je n'ai jamais su que répondre. M. Lebrun m'aura trouvée sotte ; et si cela l'alloit faire changer d'idée. — Tu en serois donc fâchée ? — Mais , ma marraine , je crois qu'il seroit désavantageux pour moi de manquer un aussi bon mariage ; et puis au moment où M. Lebrun me parloit , il m'est revenu dans l'esprit ce que vous me disiez , il y a quelque temps que je n'avois pas de

parens et j'ai pensé que si M. Lebrun ne le savoit pas , ce seroit peut être une raison de rompre , qu'alors il seroit bien triste que j'eusse consenti à un mariage qui n'auroit pas lieu. — Ne crains rien de ce côté là , M. Lebrun sait tout , et m'a assuré c'étoit une raison de plus pour désirer que tu fusses la femme de son fils , parce que , dit-il , tu t'attacheras davantage à eux. Quant à la fortune , ils s'en soucient encore moins. Cependant , je t'assurerai à ma mort cette petite ferme ; et , comme Marianne vouloit l'en remercier , c'est de justice , ajouta madame Dupin ; et Marianne ne comprit pas ce que ces mots vouloient dire ; d'ailleurs elle étoit si heureuse qu'elle ne pouvoit s'oc-

euper que de son mariage avec celui qu'elle aimoit si tendrement depuis près de deux années.

Frédéric , au contraire , étoit dans la plus terrible agitation. Il se persuadoit , malgré tout ce que son père lui disoit , que Marianne ne l'aimoit pas. Ah dieux ! disoit-il , si elle refuse mon hommage , si elle ne consent pas à partager mon sort , je quitte pour jamais la France. Je ne reverrai jamais le pays qu'elle habitera avec un autre que moi.—Et ainsi , mon fils , pour prix des soins que j'ai donnés à ton enfance , tu m'abandonneras dans ma vieillesse. O passions , que vous êtes cruelles ! — Pardonnez , mon père , je suis coupable en vous parlant ainsi ; mais dites - moi qu'elle

m'aime, que son silence n'étoit point l'effet de l'aversion; mais seulement de ce timide embarras que cause, dans une jeune personne modeste, la première proposition de mariage.—Je crois, Frédéric, qu'il n'est pas difficile d'imaginer qu'il n'a eu d'autre cause. Frédéric le croyoit aussi; néanmoins il passa la nuit dans la plus cruelle agitation, et Marianne ne dormit pas plus tranquillement. Le lendemain, dès neuf heures du matin, Frédéric pressa son père d'aller chercher la réponse; car, pour lui, il ne s'en trouvoit pas la force. Elle fut aussi favorable qu'ils devoient l'attendre, et comme Frédéric n'étoit pas là, l'aimable Marianne eut le courage d'assurer M. Le-

brun que c'étoit sans aucune contrainte qu'elle se soumettoit aux volontés de sa marraine. Le bon vieillard l'embrassa en la nommant sa fille, et dit : je ne reste pas ; car ce pauvre Frédéric meurt d'inquiétude et de chagrin. En effet, il le trouva à la porte de la ferme, où, pour rien au monde, il ne seroit entré, tant il étoit persuadé que c'étoit un refus formel que son père alloit chercher. Quand il sut que Marianne consentoit à son bonheur, il rentra avec M. Lebrun.

Un déjeuner excellent les attendoit, les jeunes gens s'entendirent sans qu'aucune parole trahît le secret de Marianne, et il fut convenu que le mariage seroit irrévocablement fixé au tren-

te juillet. Le tems qui s'écoula jusqu'à ce jour ne fut certainement pas le moins heureux de la vie de ces amans ; mais il est dans la nature de l'homme de désirer toujours.

CHAPITRE L

MM. de Gernance avoient parcouru l'Italie sans qu'Alphonse eut trouvé aucun adoucissement à sa douleur dans la contemplation des chefs d'œuvres de l'art, ni dans les beautés dont la nature s'est plu à parer l'ancienne patrie des héros de Rome. Il s'irritoit encore à la vue d'un couple heureux, et s'il entendoit dire qu'un amant pleuroit sa maîtresse ses larmes couloient aussitôt. Cependant Léonce se flattoit que de retour à Saint-Gratien son frère seroit plus calme.

Dans les premiers momens d'une perte irréparable, la vue du tombeau de l'objet de nos regrets est impossible à soutenir; mais après un assez long intervalle, on peut regarder comme la seule jouissance qui nous reste, d'aller prier sur ce triste monument. Aussi Alphonse com mençoit à désirer vivement de revoir les foyers de son frère, d'ailleurs il étoit inquiet de la jeune baronne. Son mari étoit depuis près de quinze mois à son régiment et Aspasie entièrement livrée aux insinuations perfides de sa belle-mère, n'étoit plus connue dans le monde que pour une femme coquette et légère qui n'étoit retenue sur le bord de l'abîme, disoit l'un, que parce

qu'elle aimoit encore son époux; un autre disoit, parce que l'on n'avoit pas su trouver le chemin de son cœur; et ainsi personne ne doutoit que d'un moment à l'autre elle ne perdît cette vertu dont elle étoit encore fière et qui en vérité méritoit à peine ce nom. Qu'est-ce en effet qu'une vertu qui consiste à s'abstenir d'une action dont on n'a nul désir et qui du reste ne nous porte à en faire aucune qui soit raisonnable ou utile? N'rien faire n'est-ce donc pas faire beaucoup de mal, puisque c'est perdre ce que nous avons de plus précieux, de plus irréparable, le tems?

Le cercle de la vie de la jeune baronne étoit entièrement rempli par tous les rieps que les gens

qui vivent dans le grand monde appellent importans, comme si se lever, s'habiller, faire quelques visites, écrire un ou deux billets, faire une grande toilette, aller au spectacle, souper avec trente ou quarante amis, jouer jusqu'à trois heures du matin, se coucher à l'aurore, et recommencer le lendemain, n'étoit pas, même aux yeux de la philosophie, (je ne parle pas d'une règle plus sûre et plus sévère) un abus continual de la vie.

Telle étoit celle de la baronne, telle est celle de la plus part des femmes riches de Paris. Quelquefois le souvenir de la mort de sa mère la trouloit et elle n'osoit alors approcher du berceau de ses enfans. Il lui sembloit qu'ils

la puniroient de sa conduite envers la malheureuse Cécile. D'ailleurs sa belle-mère exigeoit qu'ils fussent toujours avec leur gouvernante jusqu'au moment où un collège pour son petit-fils et un couvent pour les petites, la débarrasseroient entièrement d'eux. La douairière détestoit les enfans; ainsi la seule chose qui eût pu donner à Aspasie le goût de la vertu, sa belle-mère avoit grand soin de l'en éloigner. Un ancien ami d'Alphonse qui se doutoit des liens qui l'unissoient à la baronne de Rosemont, ayant rencontré le marquis à Naples, lui en parla, et ne lui cacha pas qu'Aspasie avoit grand besoin de son retour, qu'il n'y avoit que lui qui pût lui faire sentir que la

jeunesse s'envole sur les ailes du tems, et avec elle les graces, la beauté, et que si on n'a fait aucune provision pour l'âge mûr, on reste sans considération, sans amis et livré à l'ennui le plus insupportable; il ajoutoit: il n'y a qu'un père qui puisse tenir ce langage à une jeune et jolie femme, et votre mariage avec celle qui lui tenoit lieu de mère vous en donne les droits. C'étoit donc en partie pour elle que le marquis avoit un si grand désir de quitter l'Italie. Ils se disposoient à revenir en France, et de Turin les deux frères prirent le chemin de Chambéri. Là ils se préparoient à passer les Alpes, quand une lettre datée du 15 juillet (1) chan-

gea toutes leurs dispositions. MM. de Gernance ne trouvèrent pas prudent de rentrer dans un pays qu'une partie de ceux de leur caste fuyoient. Léonce écrivit donc à madame Dupin à qui il envoyoit une procuration générale pour régir son bien, et un testament par lequel il donnoit ce qu'il possédoit à Marianne; il prioit madame Dupin de la marier à Frédéric, sans l'attendre parce qu'il alloit à Venise, de là en Grèce, et qu'il seroit peut-être deux ou trois ans sans revenir en France; et en effet les deux frères très-ennemis des troubles civils, après avoir passé le carnaval à Venise, s'embarquèrent pour l'ancien Peloponèse, où ils espéroient trouver encore

les traces d'Homère , comme ils avoient vu en Italie le tombeau de Virgile. N'ayant point la plume éloquente et la profonde érudition de l'auteur d'*Anacharsis* , je ne ferai pas la description de ce pays , illustré par le souvenir des grands hommes qu'il a vu naître ; et laissant Alphonse et son frère chercher Athènes dans un bourg aussi pauvre , aussi ignoré , que cette ville étoit autrefois riche et célèbre , je reviendrai dans le verger de S.-Gratiens où j'aperçois une fête champêtre : c'étoit le mariage de Frédéric et de Marianne.

On avoit reçu la lettre du chevalier de Gernance , où , comme on sait , il marquoit qu'il ne reviendroit que dans deux ou trois

ans. On décida donc qu'il ne falloit pas attendre si long-temps pour assurer le bonheur de ces aimables jeunes gens : puis la même raison qui faisoit sortir tant de Français de leur patrie , engageoit madame Dupin à établir Marianne plutôt que plus tard , et cette raison étoit la peur. La bonne madame Dupin n'osoit plus rester seule dans sa ferme avec son élève et ses valets , comme elle avoit fait jusqu'alors ; elle étoit décidée , aussitôt le mariage terminé , de louer son bien , et de se retirer à la manufacture avec sa fille adoptive , qui avoit mis , en consentant à épouser Frédéric , la condition expresse qu'il ne la sépareroit jamais de sa marraine. Ils furent unis environ un mois

après l'arrivée des lettres de Léon-
ce. Rien, en apparence, n'avoit
encore changé, et ce fut au pied
des autels, que ce couple heu-
reux jura de s'aimer toujours.

Ils reçurent la bénédiction des
mains du digne pasteur qui avoit
recueilli le dernier soupir de Cé-
cile, et qui peu d'années après,
sera encore l'ange consolateur
d'une autre infortunée; mais au-
jourd'hui son ministère fait des
heureux, et il jouit d'autant plus
de leur bonheur, qu'il est fondé
sur des bases impérissables, l'a-
mour de la vertu, et la confiance
en Dieu.

Il y eut un repas fort nom-
breux, où M. Lebrun avoit in-
vité non-seulement tous ses pa-
rens qui étoient en grand nom-

D.

bre, mais même ceux avec qui il avoit des relations directes de commerce. Tout se passa avec autant de décence que de gaieté: c'étoit vraiment la fête du cœur. On porta les santés des absens, on fit des vœux pour leur retour, et Marianne, surtout, regrettoit infiniment que l'ami de sa marraine, l'aimable Léonce ne fût pas à sa noce, qui dura huit jours, pendant lesquels M. Lebrun nourrit tous ses ouvriers, leur paya leur journée, et ne leur demanda pas un pouce d'ouvrage.

Lorsque ses hôtes le quittèrent enfin, M. Lebrun se retrouva avec un grand plaisir seul avec ses enfants et madame Dupin, et après le premier souper qu'ils firent tous quatre, le père de Frédéric

adressa la parole à Marianne et lui dit : ma fille, c'est avec un grand plaisir que je vous donne ce nom. Je ne doute point que vous remplissiez toujours les espérances que j'ai conçues en vous unissant à mon fils. Il y a dix ans que j'ai perdu ma femme : sa mort m'a été d'autant plus douloureuse que, malgré le besoin extrême que j'aurois eu d'avoir une femme à la tête de ma maison, je jurai à son ombre que jamais je ne me remarierois. J'ai tenu mon serment et j'ai attendu patiemment que mon fils, en prenant une compagne, me rendît une ménagère (1). C'est votre

(1) J'ai inutilement cherché, à cause

bien, ma fille, que vous augmenterez par vos économies; c'est celui des enfans que le ciel vous donnera, à ce que j'espère, je m'en rapporterai entièrement à vous. Voici 20,000 francs dans ce porte-feuille en billets de caisse : c'est la dépense de toute l'année. Si vous avez le secret de nous faire mieux vivre, être mieux habillé avec moins d'argent, tant mieux, vous emploierez le reste à votre fantaisie ; si vous n'en avez pas assez vous m'en demanderez, et je ne vous dirai jamais c'est trop ; mais je vous répète, ce sera à vous et à vos enfans que vous fe-

oreilles délicates, un autre mot : je n'en ai pas trouvé qui rendît de même l'idée que j'y ai attachée,

rez tort. — Tant de confiance, mon père, me comble de reconnaissance, et j'espère, avec le conseil de mon amie, m'en rendre digne. — J'en suis sûr, mon enfant : il l'embrassa et alla se coucher. Marianne regardoit ce porte feuille et disoit : c'est bien de l'argent, 20,000 liv. N'est-ce pas, mon amie, que vous m'aidez ? Madame Dupin le lui promit. Marianne avoit toujours vécu dans une douce médiocrité. Son mariage avec Frédéric la mettoit dans l'opulence ; car les affaires de M. Lebrun prospéroient de jour en jour.

Dès le lendemain matin, elle prit connaissance de la lingerie, des grains destinés à la consommation, des provisions de toute

espèce, qui se trouvoient dans la maison. Elle en fit un état exact pour que l'année d'ensuite il s'en trouvât autant, lorsqu'elle rendroit compte à son beau-père des 20,000 liv.

Elle trouva des valets faciles à gouverner, fidèles, attachés à leur maître, et ils parurent redoubler de zèle pour plaire à leur jeune maîtresse qui étoit avec eux, douce, affable, mais sans la moindre familiarité. Enfin l'intérieur de cette grande maison étoit une image du ciel, et ce qu'elle eut de plus remarquable, c'est qu'elle se conserva telle pendant les grands orages de ces temps malheureux.

M. Lebrun continua de faire fabriquer parce que ses ouvriers avoient besoin d'ouvrages : ne

vendant rien , il gardoit ce qu'ils fabriquoient pour des momens plus prospères. La seule chose qui l'affligeoit , c'étoit de ne pouvoir , comme il l'avoit fait jusqu'alors , donner de l'ouvrage à tous ceux qui en demandoient ; mais outre le danger d'exposer ses ouvriers à prendre un esprit différent de celui qu'ils avoient , il pensoit qu'il valoit mieux faire constamment le bonheur de vingt familles , que de s'exposer , pour vouloir trop étendre ses bienfaits , à se trouver dans l'impossibilité de secourir ses plus proches voisins.

CHAPITRE LI.

IL est si doux de ne s'occuper que du tableau d'une famille heureuse, qu'il est difficile de la quitter. Cependant il y a si peu d'évenemens parmi ceux qui sont sages et heureux, qu'il ne faudroit pas une page pour raconter l'histoire de toute leur vie (1). Retournons donc en Grèce, où nous avons laissé nos voyageurs. Mais

(1) Cette pensée est celle d'un auteur du siècle dernier, en parlant de l'histoire des peuples qui n'ont point fait de bruit par leurs revers.

quoi, je ne les y trouve plus? Persuadés que les maux qu'éprouvoit alors la France se répan-droient dans toute l'Europe, ils prirent le parti de s'en éloigner. Ayant trouvé aux Echelles un vaisseau qui faisoit route pour Cadix, ils s'y rendirent, et delà, ils s'embarquèrent pour Philadelphie. Un intérêt bien tendre attiroit encore Léonce vers ces contrées; il n'avoit point oublié ce que le capitaine de vaisseau lui avoit dit de M. et madame de Forban, il désiroit revoir encore sa chère Euphrasie, et quelque chose que fit Alphonse pour l'en détourner, dans la crainte de détruire le repos de cette infortunée, il fut impossible de l'empêcher

de mettre ce projet à exécution, et son frère le suivit.

Arrivés dans la capitale des Etats-Unis, ils y firent peu de séjour et prirent la route de Québec. Si je pouvois la trouver libre, disoit Léonce, avec quelle joie je lui offrirois ma main! Je la raménerois en Europe : nous nous fixerions à Saint Gratien, et là, mon cher Alphonse, nous ferions tous nos efforts pour tempérer tes regrets. — Ce que tu éprouves en ce moment, Léonce, la joie que te cause la foible espérance de la revoir, tes projets dont tu réalises l'exécution dans ton imagination, quelqu'invraisemblables qu'ils puissent être, tout cela dit qu'il n'est qu'une seule

chose qui soit sans remède, je dirois même sans consolation. La mort est tout ce qu'il y a de plus terrible en ce qu'elle ne laisse comme tous les autres maux, aucun moyen de conserver l'espérance. Léonce fut obligé d'en convenir, et par respect pour les regrets de son frère, renferma dans son cœur et ses désirs et son espoir. Ils arrivèrent enfin au but qu'ils se proposoient, et Québec se découvrit à leurs regards.

Cette ville bâtie sur les bords du fleuve Saint-Laurent, présente un aspect majestueux. Tout dans cette partie du monde est grand par la nature, qui semble rejeter toutes les beautés de l'art. Ces vastes forêts, ces rivières qui traversent des pays immenses, ces

montagnes presqu'inaccessibles, ces lacs qui occupent plus de terrain qu'ils n'en laissent à la terre; tout annonce une contrée virginalé, si je puis me servir de cette expression, et là s'élèvent dans le silence les nations, qui dans la suite des siècles, brilleront à leur tour sur le globe, où la masse de lumière est toujours la même, et change seulement de climat.

A cette digression, je vois un amateur de romans bâiller et fermer le livre: qu'ai-je besoin, me dira t-il, de savoir si Québec est bâti sur tel ou tel fleuve; et si les peuples de l'Amérique nous succéderont ou non dans l'empire des sciences? Parlez-moi de Cécile ou de celui qui fut son amant. J'y consens.

Léonce demanda en arrivant à l'hôte du Cygne où il étoit descendu avec son frère, s'il connoissoit M. de Forban. L'hôte le regarde. — Si je connois M. de Forban? Certes, je le connois, et beaucoup, il ne vient jamais à la ville qu'il n'entre ici; mais le pauvre cher homme, je crois qu'il n'y viendra plus guère, car il ne sort presque pas de son lit. — Ce que vous me dites là est-il bien vrai? — Rien d'aussi vrai, Monsieur, et si vous avez envie de le voir avant qu'il passe de cette vie dans l'autre, je vous conseille de l'aller trouver plutôt que plus tard. — Je n'ai point d'intérêt pressant qui m'unisse à lui. Je l'ai seulement connu dans le temps qu'il étoit en France. Léonce n'

soit en dire davantage , il attendoit que l'aubergiste parlât , il trembloit de l'interroger , et le nom d'Euphrasie expiroit sur ses lèvres ; il trembloit , dis je , d'apprendre que la douleur de l'absence eût brisé la trame des jours de son amie. Comme il cherchoit en lui-même de quelle manière il seroit instruit de ce qui l'intéressoit si vivement , Alphonse qui étoit allé dans la ville haute , rentra , et frappant doucement sur l'épaule de son frère ; viens , mon ami , dit-il , j'ai quelque chose à t'apprendre qui te fera grand plaisir. Léonce le suivit aussitôt.

Dès qu'ils furent seuls , mon ami , dit Alphonse , je viens de rencontrer Lambert , ce domes-

tique qui étoit si attaché à madame de Forban. — Eh bien? — Il m'a dit qu'elle se portoit à merveille, mais que son mari se mourroit. — Elle se porte bien, Dieu soit loué, il a conservé une de ses créatures la plus parfaite; mais elle m'a donc entièrement oublié. — Qui te le dit? — Elle se porte très bien. — Ah! que les amans sont des êtres bizarres; falloit-il pour te rendre heureux, te dire qu'elle étoit mourante, et que M. de Forban jouissoit de la plus brillante santé? Je ne le savois pas. — Non, ce n'est pas ce que je voulois dire, il y a seulement à présumer qu'elle s'est consolée de mon absence, puisqu'elle se porte si bien. — Mais toi-même, mon cher Léonce, qui fais

dix-huit cents lieues pour voir ta maîtresse , ta santé ne me paraît pas déplorable ; et cependant tu prouves par ton arrivée ici , que tu ne l'as pas entièrement oubliée. — J'en conviens , mais pardonne, mon ami , les malheureux ont peine à croire aux événemens qui doivent changer leur sort. — Je crois que tu aurois grand tort de n'y pas croire ; car il paraît certain qu'Euphrasie va être libre avant fort peu de temps , et je ne doute pas qu'elle ne t'accorde sa main ; mais quel parti veux-tu prendre , nous présenterons-nous chez M. de Forban , ou laisserons nous ce cher homme finir tranquillement sa carrière , en mettant seulement Lambert dans nos intérêts de manière

à être instruit de tout ce qui se passera dans la maison ? C'est, je crois le meilleur parti. Léonce fut de l'avis de son frère, et il fut convenu que le marquis se chargeroit seul de parler à Lambert, à qui il avoit expressément défendu de rien dire à sa maîtresse.

Léonce, revenu de la première impression qui l'avoit affecté en apprenant que son amie, malgré ses chiagrins, n'étoit point malade ni languissante, se livra aux charmes de l'espérance, et supplia le marquis de ne pas perdre de temps. Il connoissoit la maison où ce bon serviteur attachoit son cheval pendant qu'il s'acquittoit des commissions qu'il avoit à faire dans la ville :

TOME IV.

E

Alphonse y retourna donc le lendemain matin, à l'heure où Lambert s'y rendoit ordinairement. Du plus loin que celui-ci l'aperçut, il lui dit : Ah ! monsieur, j'ai bien cru cette nuit que tout étoit fini, il a été au plus mal et madame se désoloit. Bon, dit-il en lui-même, voilà ce qu'il ne faudra pas dire à mon frère : ce seroit bien pis; pleurer un mari, n'est-ce pas dire qu'on n'aimoit que lui ? — Ah ! ce n'est point à nous à juger les différens degrés de sentiment de ce sexe qui est tout amour. Son cœur est destiné à aimer tendrement tout ce qui l'approche ; une femme aime les auteurs de ses jours, son époux, ses enfans, et encore son amant.

La préférence qu'elle a pour lui est sensible, et cependant elle ne renonce pour lui à aucune des affections que lui a données la nature. Telle étoit madame de Forban. Elle s'étoit attachée à son mari en raison des sacrifices qu'elle lui avoit faits, et des égards constans qu'il avoit eus pour elle depuis qu'elle étoit dans le Nouveau Monde. Elle ne pouvoit le voir accablé par une maladie douloureuse sans en être sincèrement touchée; et d'ailleurs elle étoit loin de soupçonner l'arrivée de Léonce à Québec. Ne devoit-elle pas craindre de se trouver seule dans un pays où personne ne prendroit intérêt à elle, ou en prendroit trop? il n'étoit pas surprenant que de telles

pensées rendissent madame de Forban à la mort d'un époux qui étoit devenu le seul appui qu'elle croyoit avoir dans ces contrées,

CHAPITRE LII.

Le marquis de Gernance, parfaitement assuré de l'attachement de Lambert pour sa maîtresse, crut devoir se confier entièrement à lui, et ne lui cacha point que Léonce étoit à Québec; maisqu'il ne se présenteroit point chez M. de Forban. — Ah! mon dieu, monsieur, il fera bien. Ce n'est pas la peine: du train dont vont les choses, il ne sera peut-être pas demain du monde. Alors je prendrai mon temps, et quand madame pourra m'entendre, je lui dirai que M. le cheva-

lier de Gernance est à Québec ; je suis sûr que cela lui fera plaisir et qu'elle en sera moins triste de moitié ; et puis elle vous fera dire quand elle pourra vous voir , et je suis bien sûr aussi que ce ne sera pas long-temps après qu'elle saura que vous êtes ici. Tout fut convenu , et Alphonse se hâta d'en instruire son frère.

En effet, deux jours après Lambert vint au Cygne et fit part à MM. de Gernance que son maître n'étoit plus ; mais qu'il s'étoit bien gardé de dire à madame de Forban que le chevalier étoit à Québec afin qu'elle pleurât tant soit peu son mari , ce qui fait toujours honneur aux femmes , et ce qui n'auroit peut-être pas été si elle avoit été instruite de l'arrivée

de M. le chevalier dans le pays. — Tu crois donc, mon cher Lambert, que ta maîtresse me conserve encore quelque souvenir? — Eh pardi, si je le crois, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un seul moment dans la journée où elle ne pense à vous. Quelquefois, monsieur, à qui Dieu fasse paix et miséricorde, lui parloit de vous; elle baissoit les yeux et rougissait, et elle ne lui répondait jamais rien: mais, à propos, monsieur, comment donc se porte madame la vicomtesse? — Hélas, mon ami, je l'avois épousée; le ciel, dans sa colère, me l'a enlevée, et avec elle tout le bonheur de ma vie. — Ah! pardon, monsieur, si je vous en ai parlé, je ne savois pas... Madame en sera bien

fâchée , car elle l'aimoit beaucoup.

Lambert fut exact à la parole qu'il avoit donnée. Euphrasie apprit , peu de jours après la mort de son époux , que Léonce étoit à Québec , et n'y étoit que pour elle. La joie qu'elle en ressentit sécha , comme l'avoit dit Lambert , les larmes que la mort de M. Forban lui faisoit répandre. Elle eut bien voulu le voir dès le jour même , mais c'étoit impossible. L'étiquette la plus sévère est observée dans ce pays ; et une veuve qui , avant six semaines , y auroit reçu des étrangers , auroit été regardée comme une femme sans égard pour les convenances ; il fallut donc se borner à envoyer Lambert assurer le chevalier qu'on

sentoit tout le prix de son tendre souvenir , et qu'on le supplioit de laisser écouler les six semaines , et que , passé ce temps accordé aux usages du pays , on recevroit les deux frères avec une grande satisfaction.

Il est aisé d'imaginer combien le chevalier souffrit impatiemment ce délai. Cécile se présentoit toujours à ses yeux avec les grâces de la jeunesse ; il ne se souvenoit pas qu'il y avoit dix-huit ans qu'elle en avoit plus de vingt ; il se figuroit encore moins qu'elle eût dû changer pendant ces longues années. Le marquis s'aperçut de l'erreur de son frère et crut devoir l'en avertir ; afin que , dans le premier moment où il reverroit son amie , il ne

donnat aucun de ces signes d'étonnement qui sont promptement aperçus par les femmes et qui leur sont d'autant plus sensibles, qu'elles ont souvent l'illusion d'être toujours les mêmes.

Léonce convint de bonne foi qu'il n'avoit jamais fait cette réflexion, et qu'en effet l'Euphrasie qu'il venoit chercher si loin pourroit bien n'avoir aucune ressemblance avec celle qui lui inspiroit une si vive passion vingt ans auparavant, et il ajouta : que son cœur et son âme soient les mêmes et je m'estimerai heureux de passer ma vie avec elle. Alphonse l'approuva, et l'aida à supporter avec moins d'ennui le temps de son exil.

Enfin, les six semaines étant

écoulées, Euphrasie fit dire par Lambert, qui étoit venu tous les jours savoir des nouvelles de MM. de Gernance, qu'elle les attendoit à dîner le lendemain. Ils s'y rendirent avec le plus grand empressement. Ils traversèrent des appartemens tendus de noir et arrivèrent dans une chambre à coucher qui étoit tendue en gris. C'est dans cette pièce qu'Euphrasie les reçut. Lorsqu'on les annonça, elle se leva pour aller à leur rencontre; mais son émotion étoit telle que ses genoux se dérobèrent sous elle, et qu'elle retomba dans un fauteuil. Cette émotion ajouta à ses charmes. Elle étoit, depuis son séjour à Québec, d'une pâleur extrême, et la vivacité de ses sensations lui

donna des couleurs qui lui rendirent l'éclat qu'elle avoit à son printemps.

Les grands habits de deuil relevaient la blancheur de son teint et marquoient sa taille qui étoit encore ravissante. Elle ouvrit la bouche pour exprimer la satisfaction qu'elle éprouvoit : ses dents, aussi belles que dans sa jeunesse, lui conservoient un air de fraîcheur qu'auroit fait penser qu'elle n'avoit que trente ans. Son pied, sa main étoient d'une grande beauté. Avec de tels avantages il est difficile qu'on ne soit pas encore, malgré ses quarante ans, infiniment séduisante. Aussi Léonce, ravi, transporté, s'imagina que le temps avoit suspendu sa course en faveur des charmes

de son Euphrasie, qu'il crut retrouver absolument la même que celle qu'il avoit si passionnément aimée. Il se jeta à ses genoux ; et ne trouvant aucune expression qui pût peindre les sensations qu'il éprouvoit, il saisit sa main et la porta sur son cœur avec un mouvement si passionné, qu'Euphrasie s'écria, en le forçant de se relever : Dieux ! qui m'auroit dit que je le reverrois, et aussi tendre ! pardonnez, Alphonse, si c'est à lui que je m'adresse la première, mais vous n'ignorez pas à quel point il m'est cher. Croyez cependant que je n'ai point oublié les services que vous m'avez rendus, mais parlez-moi de Marianne.—Elle est, comme sa mère, l'ornement de son sexe.

Elle doit être mariée maintenant à un jeune homme, beau, aimable et riche. — Quel bonheur j'aurai à la revoir ; et Aspasie ? je ne vous parle pas de celle qui lui donna le jour : je sais que vous l'avez perdue, et si quelque chose pouvoit troubler la joie que je ressens de notre réunion, ce seroit de penser qu'elle n'en sera pas témoin ; mais enfin, dites-moi que devient sa fille ? — Elle est charmante, jolie, spirituelle, à des grâces, mais peu de raison et est absolument gouvernée par sa belle mère, la baronne de Rosemont. — D'après ce que Léonce m'en a dit dans le temps, c'est un assez mauvais guide, mais pourquoi l'avoir mariée au fils de cette femme ? — Parce que des

circonstances trop longues à vous raconter m'ont fait croire que madame de Rosemont ne se mêleroit en rien de la conduite d'Aspasie, et qu'elle avoit paru craindre long-temps qu'elle fût la femme de son fils. Je ne doute point que l'indifférence d'Aspasie pour sa mère, n'ait avancé les jours de la marquise. Enfin, je l'ai perdue, et avec elle toute la félicité de ma vie; mais ne troulez point, mes amis, votre bonheur, en vous occupant de mes peines. Je les renfermerai dans mon cœur pour ne vous pas affliger. J'espère que nous ferons plus, dit Euphrasie, et que nous parviendrons à les adoucir par nos soins et notre sincère amitié. Dès la première journée, tous

les arrangemens furent pris. Madame de Forban étoit riche, son mari lui ayant donné tout son bien ; et elle avoit un extrême plaisir à penser qu'elle feroit la fortune du chevalier. Leur désir eût été de repasser en France, mais il étoit impossible d'y penser. Ils ne pouvoient pas non plus se marier avant l'année en restant à Québec. De sorte qu'ils prirent le parti de venir à Philadelphie, où, n'étant pas connus, ils n'avoient pas besoin d'attendre un aussi long terme pour être heureux.

Huit jours après leur arrivée dans la capitale des Etats-Unis, ils se jurèrent au pied des autels un amour réciproque. Le marquis heureux du bonheur de son

frère, vécut avec eux, et leur maison devint une des plus agréables de la ville. Cependant ils soupiroient après le moment où ils reverroient leur patrie, et surtout leur chère Marianne dont ils n'avoient aucunes nouvelles. Nous qui n'avons point de mer à traverser, ni de troubles politiques à redouter, retournons à Saint Gratien et sachons ce qui s'y passe.

CHAPITRE LIII.

L'ÉMIGRATION de MM. de Ger-
nance leur eût immanquable-
ment fait perdre la maison de
Saint-Gratien, si M. Lebrun ne
l'eût pas achetée pour la rendre
à Léonce au moment où il re-
viendroit en France. Que d'ac-
quéreurs en ont dit autant, et
n'en ont rien fait ! mais laisse-
sons-les en paix, et ne quittons pas les
bonnes gens qui habittoient la
belle vallée de Montmorency.
Déjà Marianne avoit eu un fils,
elle le nourrissoit, et son mari
l'en aimoit davantage, s'il étoit

possible. Le bon M. Lebrun étoit enchanté, car on lui disoit que son petit-fils lui ressembloit.

Il sembloit que plus le bonheur de Marianne alloit croissant, plus le malheur s'attachoit sur les pas d'Aspasie. Son mari avoit été entraîné par ses camarades, et tous avoient quitté la France. Madame de Rosemont apprit cette nouvelle au moment où elle alloit donner le jour à son troisième enfant: elle en éprouva une révolution qui pensa lui coûter la vie. Pendant ce temps les biens de sa belle-mère furent mis sous le séquestre, de sorte que mesdames de Rosemont n'eurent d'autres ressources pour vivre que de vendre leurs diamans, leurs bijoux, ressource qui de-

vient insuffisante, lorsque l'avidité des marchands profite de l'embarras où l'on est, pour ne pas donner le tiers de leur valeur aux objets qu'ils achètent. Madame de Rosemont en trouva une plus assurée, et moins honnête en tenant une maison de jeu, et elle exigea de sa bru de la seconder dans cet avilissant emploi. Là se réunissoit tout ce qui avoit de l'argent; et à cette époque, ce n'étoit pas la meilleure compagnie de Paris. Aussi madame de Rosemont se trouvoit infiniment malheureuse d'être en société avec des gens qui, peu de temps avant, eussent à peine été soufferts dans son anti-chambre.

Parmi les joueurs, il se trouva un certain Dorvignac, fils du due

de R***. La nature s'étoit plu à le former pour en faire le mortel le plus séduisant : beauté, grâces, esprit, manières du grand monde, talens supérieurs ; il avoit tout, excepté un cœur, ou plutôt le sien étoit tellement corrompu, qu'il étoit impossible qu'il ne fît pas le malheur de toutes les femmes qui avoient eu celui d'en être remarquées.

Dès l'instant qu'il vit Aspasie, il jura sa perte, mais après avoir pris de grandes informations sur elle, il vit bien qu'il ne pouvoit la ranger dans l'ordre de celles dont un mois au plus suffit pour signaler la défaite et l'abandon. Il mit donc beaucoup d'ordre dans son attaque, parut n'avoir pour madame de Rosemont qu'un

intérêt dicté par sa position. Il lui parla de son mari, des moyens de le faire rentrer en France. C'étoit là tout l'objet des désirs d'Aspasie. Il s'offrit de se charger entièrement des démarches à faire. On le crut de bonne foi, et on lui marqua une sincère reconnoissance.

Chaque jour il venoit rendre compte de ce qu'il avoit fait, demander des renseignemens, ou chercher des papiers qu'il disoit être nécessaires. Ainsi il accoutumoit madame de Rosemont à le voir à toute heure. Elle ne s'apercevoit pas elle-même qu'elle trouvoit qu'il la quittoit trop vite. Elle croyoit encore n'avoir qu'un sentiment de bienveillance pour le libérateur de son époux, et déjà

Dorvignac étoit aimé pour lui-même. Son esprit étoit enchanter, quel mal y a-t-il à goûter les charmes d'une conversation où le mot d'amour n'est pas même prononcé ? sa figure étoit céleste, mais s'occupe-t-on de la figure d'un homme qui n'est pas votre mari ? C'est ainsi que la pauvre Aspasie se laisse entrainer dans l'abîme sans songer même à s'en garantir. Le scélérat s'en apercevoit bien, mais il ne se donnoit pas moins de peine pour ne pas manquer cette conquête.

Quoique la belle-mère n'eût pas eu, dans sa jeunesse, des mœurs sévères, il n'étoit pas probable toutefois qu'elle ne s'opposât pas à un arrangement dont

elle seroit, en quelque sorte, témoin. Elle pouvoit bien compter sur la beauté, et surtout sur l'amabilité de sa bru pour rendre sa maison agréable ; mais croire qu'elle iroit plus loin; Dorvignac, malgré son peu d'estime pour les femmes, n'osa pas imaginer qu'elle seroit capable de trahir les intérêts de son fils. Dorvignac jugea donc nécessaire de l'éloigner : les moyens ne lui manquèrent pas, il dit au ministre avec qui il avoit des relations importantes, qu'il étoit certain qu'il se tenoit des assemblées clandestines chez madame de Rosemont, qu'on y formoit des plans contre la sûreté du gouvernement ; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour dissiper ce conciliabule.

Le mal n'est pas long à faire : la lettre de-cachet contre la douairière de Rosemont fut expédiée et on la lui signifia dès le lendemain.

Quel coup de foudre ! C'étoit au moment d'acquitter un très-gros loyer, de payer les différens fournisseurs de la maison. On ne donna à la douairière le temps de faire aucun arrangement ; elle laissa la pauvre Aspasie chargée de tous ces embarras, elle qui depuis qu'elle existoit, n'avoit jamais eu aucune connoissance des affaires, qui eût peut-être été embarrassée d'ordonner son dîner. Aussi ne sut-elle que répondre à ceux qui vinrent lui demander de l'argent avec d'autant plus de vivacité qu'ils avoient

appris l'enlèvement de la belle-mère. L'air inquiet qu'ils lui trouvèrent,acheva de leur ôter toute confiance : ils firent saisir , vendre les meubles. Aspasie au désespoir ne pouvoit concevoir par quelle fatalité elle ne voyoit point Dorvignac , et comme il étoit possible qu'il l'abandonnât dans une situation aussi douloreuse , ne sachant où aller , ni quel parti prendre avec ses trois enfans , dont l'aîné n'avoit pas six ans ; elle sortit de chez elle dans une voiture de place , et se fit conduire chez la marquise de Saint-Félix , qui venoit jouer chez elle , et qui lui témoignoit assez d'amitié , autant toutefois qu'une joueuse peut en ressentir. Elle n'étoit pas en-

core levée, cependant sa femme-de chambre consentit, à force de prières, à entrer chez sa maîtresse.— Qui est là? — Moi, Madame. — Que voulez-vous? — C'est madame de Rosemont qui veut absolument vous parler. — Dites-lui que je sais ce qu'elle veut me dire: c'est inutile que je la voie, cela me feroit trop de peine. Je n'ai pas un écu, j'ai perdu hier 30,000 liv. Je ne puis rien, absolument rien pour elle. La femme-de-chambre se hâta de rapporter cette réponse à madame de Rosemont.

Celle-ci désespérée sortit et alloit remonter dans la voiture qui l'avoit amenée, ne sachant où se faire conduire, quand elle vit Dorvignac. Je viens de chez

vous , dit-il , il y a quinze jours que je suis absent ; j'arrive , je vole à votre hôtel ; j'apprends vos nouveaux malheurs et que vous êtes allée chez cette folle de S.-Félix , qui n'est jamais bonne à rien . J'ai suivi vos traces , je vous retrouve , venez chez ma mère en attendant que nous sachions ce que nous aurons à faire .

Aspasie crut entendre la voix d'un ange consolateur , elle engage Dorvignac à monter en voiture avec elle et ses enfans , et il donne ordre de les conduire chez madame Dorvignac cloître S.-Benoist . Ma mère , dit-il en chemin , la baronne est vieille et infirme , mais c'est une très digne femme , et qui aime tout ce qui m'est cher . D'ailleurs ce n'est

que pour un moment. Je chercherai à vous procurer un asile plus commode, et Aspasie ne répondait que par les assurances de la plus sincère reconnaissance.

On arrive dans une maison très modeste et au deuxième étage; on trouve l'appartement de madame Dorvignac qui parut assez surprise, et sa vieille femme de chambre encore plus, que son fils amenât chez lui une femme jeune, belle ayant trois enfans avec elle.

— Qu'est-ce donc, mon fils, que vous amenez ici? Quelle est cette jeune dame, que me veut-elle? C'est pour que vous la logiez chez vous, ma mère, pendant trois ou quatre jours. — Et où couchera-t-elle, ainsi que ses trois enfans? — Dans le salon. — Il n'y a pas de

lit. — Je vais en faire apporter un et un berceau pour les enfants. — C'est commode. — Je vous prie, ma mère, que cela soit. — Il le faut bien, quand on n'a rien on est dans la dépendance de celui qui nous fait vivre; mais cela n'en est pas moins désagréable.

Madame de Rosemont qui n'avoit pas perdu un seul mot de cette conversation, car la bonne dame Dorvignac étoit sourde, et ainsi son fils avoit été obligé de parler haut pour se faire entendre, madame de Rosemont, dis-je, vouloit s'en aller. — Non, non, c'est un petit moment à passer: ce soir elle n'y pensera plus. D'ailleurs ce n'est que pour deux à trois jours, j'ai une maison en vue qui vous conviendra. — Et

avec quoi la payerois je ! — Sur vos biens, quand ils vous seront rendus. Je ne ferai qu'une légère avance que votre mari me rendra avec usure, si je suis assez heureux pour le faire rayer. En attendant, laissez dire ma mère et déjeunons. Oh oui , déjeunons , dirent les trois enfans qui avoient grand faim.

Dorvignac donna des ordres à la vieille Suzanne, qui, tout en grommelant, apprête un excellent déjeuné où rien ne manquoit. La vieille faisoit maintes questions à madame de Rosemont , dont elle entendoit à peine les réponses. Dorvignac sortit un moment, revint avec un tapissier et fit meubler le salon aussi commodément qu'il fut possible. La vieille

trouva que les enfans mangeoient beaucoup, faisoient beaucoup de bruit, et répéta deux à trois fois à son fils : bon pour trois à quatre jours, pas plus, je vous prie, je n'y tiendrois pas. Tu entends bien, Charles, c'étoit le nom de baptême de Dorvignac, que je ne veux point de propos, et on ne.... — Ma mère, ne vous mettez pas en peine, quand les motifs sont aussi purs que les miens, on ne redoute aucune calomnie. — Cela ne suffit pas, mon fils, cela ne suffit pas.

CHAPITRE LIV.

DORVIGNAC, toujours respectueux et attentif, consoloit la pauvre Aspasie, et lui faisoit espérer que dans très-peu de jours il lui loueroit une maison charmante à la campagne. Dans quel endroit? dit-elle. — Je vous le dirai quand le bail sera passé. Deux jours après, il vint et dit à Aspasie: ma voiture est en bas, partons pour Saint Gratien. Pour Saint Gratien! dit Aspasie, c'est impossible; je suis connue dans ce village; hélas, celle qui me tenoit lieu de mère y est morte:

F.

son mari et son beau-frère y ont demeuré long-temps. — Comment les nommiez-vous ? — MM. de Gernance. — Ah ! c'est trop plaisant, c'est leur maison que j'ai louée pour vous. Un honnête manufacturier l'a achetée, et comme il ne peut l'occuper, il la loue, afin qu'elle soit entretenue; mais avec la condition tacite que si ces messieurs rentrent en France, le bail sera cassé : ce qui nous est bien indifférent pour le moment. La maison est charmante, les jardins sont magnifiques; c'est un marché d'or qu'il ne faut pas manquer. Rien de si facile que de cacher votre existence dans ce pays. Permettez-moi d'y passer pour votre mari; en ne sortant point de chez

vous , personne ne saura que vous êtes à Saint-Gratien.

Aspasie avoit une si grande confiance dans Dorvignac , qu'elle n'hésita pas à le suivre à Saint-Gratien , sous son nom , tant elle redoutoit que madame Dupin ne la reconnût. Elle nesavoit pas que Marianne étoit mariée , mais elle n'en étoit pas moins jalouse de la réputation de cette jeune personne ; et quand elle se souvenoit que c'étoit elle qui avoit reçu les derniers soupirs de sa mère , elle redoutoit de la voir , surtout dans l'état où la fortune l'avoit réduite. Elle se décida donc à garder le plus profond incognito à Saint Gratien , où ils arrivèrent en très - peu de temps : ce fut M. Lebrun qui leur remit les clefs

I lui-même. Aspasie, enveloppée dans son schall et un grand voile, ne fut pas reconnue par M. Lebrun, qui étoit loin de se douter que ce fut madame de Rosemont qu'on lui présentoit sous le nom de madame Dorvignac.

Il avoit été convenu que Charles renverroit tous les domestiques, et lui en amèneroit d'autres qui croiroient véritablement Aspasie sa femme, et qui par conséquent n'auroient aucun moyen de divulguer son secret. Madame de Rosemont rendoit grâce au ciel de lui avoir donné un ami aussi zélé; et elle ne pouvoit imaginer qu'il viendroit un moment où il demanderoit le prix de ses services. Elle se livra au doux repos de la campagne, et à l'éduca-

tion de ses enfans. Elle commençoit à connoître le bonheur d'être entourée. Dorvignac venoit très exactement la voir, et étant connu dans le village pour son mari, il ne se gênoit point pour y passer la nuit. Aspasie n'étoit jamais sans sa fille, qui commençoit à être un témoin redoutable, au moins par l'indiscrétion de son âge; et quelquefois Aspasie disoit à Charles : je veux, mon ami, lorsque mon époux reviendra, que sa fille puisse lui attester la pureté de nos sentimens, et qu'elle lui dise : je n'ai jamais quitté ma mère un instant. — Cela vous convient mieux qu'à moi, dit un jour Dorvignac, vous ne m'aimez point. — Pouvez vous le croire? il faudroit que je fusse

bien ingrate , après tous les services que vous m'avez rendus. — Ce n'est point là la reconnoissance que j'exige ; je vous aime , Aspasie , il doit m'être enfin permis de le déclarer. — Que dites-vous , monsieur , est-il possible que je me sois méprise sur vos motifs ? Reprenez vos dons , que je n'ai cependant jamais regardés , ainsi que vous me l'aviez dit vous-même , que comme un prêt . Demain je retourne à Paris , où peut-être trouverai-je des moyens de faire exister mes malheureux enfans jusqu'à l'instant où le ciel leur rendra leur père. — Aspasie , vous me ferez mourir , je ne vous demande rien , je n'attends rien , mais je veux vous voir , ou je cesserai d'être. Que redoutez-vous

de celui qui n'a pas même le dessein de vous rien demander? Votre vertu m'est aussi chère que votre beauté. Je connois vos devoirs; et Dieu me préserve de vous y faire manquer. Ces paroles rassurèrent la pauvre Aspasie, et peut-être son cœur plaida en faveur de son séducteur. Celui-ci continua à venir à Saint Gratien, et se renfermant dans le plus grand respect, à peine osoit-il demander les plus légères faveurs, que cependant il ne pouvoit pas même obtenir. Aspasie, toujours fidèle à ses devoirs, espéroit concilier son penchant pour Charles, (car elle ne se dissimuloit plus qu'elle l'aimoit), avec ce qu'elle devoit à un époux malheureux,

au père de ses enfans. Aspasie , livrée entièrement à elle-même , n'ayant eu que des principes superficiels de morale que l'exemple et les discours de sa belle-mère avoient encore affoiblis , n'étoit retenu contre son penchant que par un reste d'affection pour Ernest; c'étoit lui qui , le premier , l'avoit rendue sensible. Le souvenir des mouvemens de bonheur qu'elle lui avoit dû ne s'étoit point effacé de sa mémoire. Elle aimoit Charles , mais Ernest ne pouvoit lui devenir indifférent. Elle se disoit : s'il revient et que j' aie résisté à Charles , je pourrai le voir sans rougir ; mais si j' ai trahi mes promesses , je ne supporterai point sa vue , et

je sens que je mourrois ou d'avoir à le tromper ou d'un aveu qui ferroit son malheur et le mien.

Ces réflexions eussent été très-utiles, si Aspasie y avoit joint la résolution de ne plus voir Dorvignac; mais elle tenoit à lui par les liens d'une douce habitude. Lui seul rendoit sa solitude supportable, et ses manières respectueuses et tendres l'attachoient à lui de jour en jour. D'ailleurs où aller, que devenir avec trois enfans? Pas un sol de revenu, tout avoit été séquestré, les biens de son mari étoient au moment d'être vendus, et l'espérance de le revoir s'éloignoit. Il falloit donc, en rompant avec M. Dorvignac, se résoudre à n'avoir d'autres ressources pour vivre que le travail

des mains ; et que peut faire une femme avec trois enfans ? Puis condamner ces innocentes créatures à la misère : quelle mère en a la courage, quand elle n'a jamais réfléchi que la première richesse des enfans est la vertu de leurs parens ? Il est vrai qu'elle eût pu s'adresser à madame Dupin, mais elle se sentoit humiliée, en pensant combien sa conduite avoit été coupable envers sa mère, dont peut-être cette dame savoit le secret. Elle resta donc dans cette douloureuse situation, et elle eut l'issue qu'on en doit toujours attendre ; car qui ne fuit pas l'occasion d'une faute, y tombe nécessairement, dit le sage.

Un soir Dorvignac avoit paru

à Aspasie au désespoir de ses refus. Elle s'étoit retirée dans son appartement, persuadée que Dorvignac se livroit dans le sien à la plus profonde douleur, et cette pensée l'empêchoit de goûter les douceurs du sommeil. Charles lui avoit donné un chien d'Espagne de la plus grande beauté; qui ne sait combien on aime le chien que l'on a reçu d'un amant! C'étoit à ce joli animal qu'elle donnoit les baisers qu'elle eût mieux aimé accorder à l'objet de son affection. Ce chien cheri caressé par Aspasie, s'étoit échappé ce même soir de l'appartement de sa maîtresse; et au moment où elle venoit de se coucher, elle entendit japper à sa porte: elle résiste d'abord au désir qu'il a de

rentrer chez elle. Le chien gratte, pleure, gémit, se désespère. Ce pauvre chien, dit-elle, il est bien malheureux ! N'est-ce donc pas assez que je fasse le tourment de Charles, sans encore faire souffrir ce pauvre petit animal ; et se levant aussitôt sans prendre le temps de s'habiller, elle va à sa porte, l'ouvre, Azor entre, mais il n'étoit pas seul. Que l'on juge de l'effroi d'Aspasie, c'est Dorvignac, le feu brille dans ses regards : ce n'est plus un amant tendre et soumis ; c'est l'homme décidé à ne plus recevoir de refus. Il la prend dans ses bras, Aspasie appelle Dieu et les hommes à son secours ; mais c'est inutilement, elle n'a pas mérité que le ciel soit sensible à ses cris, le plus

profond sommeil qui règne sur tous ceux qui habitent la maison les empêche de l'entendre , et bientôt enivrée par les caresses de celui qui va la perdre pour jamais , elle n'a plus la force de lui résister. Il use de tous les droits d'un vainqueur , sa malheureuse victime est enfin enchaînée par Morphée , et frémit à son réveil , en se trouvant dans les bras de son séducteur ; ses enfans dorment encore , mais ils peuvent se réveiller. Elle le conjure , non plus au nom de l'honneur , elle en a perdu le droit , mais en celui de la tendresse qu'elle lui promet jusqu'à son dernier soupir , de ne point le compromettre , et de se retirer dans son appartement avant que personne sache qu'il

est venu dans le sien. Charles y consent, non sans peine, mais à condition qu'elle ne le rendra plus victime de ses préjugés, et qu'à compter de ce jour, l'union la plus douce et la plus intime régneroit entre eux.

Aspasie promit tout, il lui étoit impossible de rien refuser à celui qui ne lui avoit pas laissé le droit de s'estimer.

La pauvre Aspasie croyoit au moins, après avoir tout sacrifié à son amant, qu'il s'occuperoit constamment de son bonheur; mais à peine un mois s'étoit écoulé qu'elle le trouva distrait et embarrassé. Il avoit sans cesse de nouveaux prétextes pour aller à Paris, et il y passoit plusieurs jours de suite. Elle s'en plaignit;

il répondit avec hauteur. Aspasie ne put supporter d'être humiliée par un homme qui n'étoit pas même son égal ; elle le lui fit sentir. Dorvignac, qui ne vouloit que trouver l'occasion de rompre, fit mettre les chevaux , partit, et ne revint plus.

Ce fut alors qu'Aspasie sentit toute l'horreur de sa position , elle étoit d'autant plus malheureuse , qu'elle aimoit encore le monstre qui l'avoit abandonnée après l'avoir sacrifiée à sa passion. Tout ce qui peut rendre un malheur insupportable se trouvoit réuni sur Aspasie. Comment pourroit-elle payer le loyer de la maison où elle étoit ? Comment y vivre? car des fruits et des légumes , malgré ce que l'on

en peut dire, ne suffisent pas ; d'ailleurs, qui les cultivera, et comment payer un jardinier ? Cependant elle prit le parti de ne garder que ce seul domestique, à qui elle donna une partie de ce jardin pour ses gages ; elle renvoya tous les autres, en leur donnant à chacun différens effets à son usage, pour la valeur de ce qui leur étoit dû, puis elle se mit à se servir elle et ses enfans avec bien plus de courage que de force, s'en remettant à la Providence pour trouver un moyen de payer son loyer qui ne devoit écheoir que dans quelques mois ; car on n'avoit payé qu'un an d'avance.

CHAPITRE LV.

PENDANT qu'Aspasie lutte avec peine contre la misère, retournons à Philadelphie, et sachons si l'auteur de ses jours ne viendra pas apporter quelqu'allégement à sa situation. Celle du chevalier et de sa femme étoit si heureuse, que le marquis n'osoit les faire souvenir qu'ils avoient, ainsi que lui, une fille en France, dont le sort pouvoit avoir été très-malheureux depuis leur absence. Le cœur d'Euphrasie n'étoit point fermé au sentiment de l'amour maternel, et elle désiroit

aussi vivement que le marquis de revoir Marianne. Elle profita donc de l'instant où la paix rendit les mers libres, pour engager son mari à quitter les Etats-Unis; mais pour cela, il falloit liquider en entier leur fortune, et la confier au sort de la mer. Léonce trouvoit que cela étoit bien imprudent, et retardoit le plus qu'il lui étoit possible, mais il ne put résister toujours à sa femme et à son frère qui le pressoient. Il falut près de six mois pour réaliser les fonds. Quand ils le furent, et que le chevalier eut toute la fortune de sa femme dans son porte-feuille, il fit prix avec le capitaine d'un vaisseau neutre, pour le transporter en France avec sa femme, son frère et leurs do-

mestiques, et ils quittèrent l'Amérique. Ils n'étoient pas à la hauteur des Açores qu'ils furent rencontrés par deux bricks anglais qui leur donnèrent la chasse pendant plusieurs heures ; mais le vaisseau avoit le vent, et ils ne craignoient pas d'être rejoints par les Anglais, qui n'étoient pas si bons voiliers que le navire français. Tout à coup il s'élève une brume qui ne laissoit distinguer aucun objet. L'équipage du vaisseau que montoient M. et madame de Gernance perdit même entièrement de vue les deux bricks qui, suivant toutes les apparences, les passèrent et allèrent rejoindre une escadre dont ils faisoient partie, et que la brume avoit absolument empê-

ché de voir nos Français, et d'être même vue d'eux. Tout-à-coup les six vaisseaux de ligne les entourent, les forcent d'amener. Ceux-ci s'emparèrent d'eux, quelque réclamation que le capitaine put faire, les Anglais soutinrent que les papiers du capitaine du vaisseau neutre étoient faux ; qu'il eût mérité d'être pendu : que c'étoit beaucoup d'honneur qu'on lui faisoit en le déclarant prisonnier :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

LA FONTAINE.

Le pauvre neutre l'éprouva, M. et madame de Gernance suivirent le sort de leur navire. Les Anglais s'emparèrent de toute

leur fortune , et les conduisirent à Douvres , où ils les laissèrent prisonniers pendant plusieurs mois , durant lesquels ils souffrirent de grandes privations de tout genre. Hélas ! disoient-ils , si près de notre patrie , ne pouvoir y aborder , ne pouvoir revoir nos enfans , et lorsque le sort nous réunira , nous ne leur serons d'aucune utilité et peut-être à charge.

Telles étoient les réflexions douloreuses qui occupoient M. et madame de Gernance , tandis que les malheurs d'Aspasie augmentoient chaque jour. Outre le mortel regret d'avoir manqué à ses devoirs , pour un ingrat qui l'abandonnoit , les souvenirs déchirans de la mort de sa mère se

retragoient avec plus de force depuis qu'elle étoit livrée à ses pensées dont l'amour heureux ne suspendoit plus le cours. Elle se voyoit sans aucune ressource , enfin elle se décida à faire un voyage à Paris, pour voir sa belle-mère , et tâcher de savoir s'il y avoit quelques moyens de sauver les débris de leur fortune pour subvenir à l'éducation de leurs enfans. Ayant donc confié ses plus jeunes enfans à la femme de son jardinier , elle partit avec sa fille par la voiture publique, arriva à Paris , et elle alla descendre à l'hôtel de la Providence , rue Joudelet , où elle ne pouvoit pas craindre qu'on vint la trouver ; car il faut être aussi pauvre qu'elle étoit pour habiter une semblable

maison, où le soleil ne pénètre jamais, où les meubles répondent à la laideur de la rue, ce qui est tout dire: elle avoit eu occasion autrefois de connoître l'hôtesse que M. de Rosemont protégeoit. Elle pensa qu'en se nommant, cette femme auroit quelque considération pour elle, et elle ne se trompa pas.

Madame Vassal, c'étoit le nom de l'hôtesse, la reçut avec un plaisir extrême, et lui donna son plus bel appartement, si on peut donner ce nom à deux ou trois chambres de guingois, communiquant les unes dans les autres, et où il ne faisoit pas clair en plein midi. N'importe, c'étoit un asile qui ne seroit pas cher. La bonne madame Vassal lui demanda des

nouvelles de M. le baron , et par quel hasard elle étoit seule.

Aspasie lui raconta tous ses malheurs. Madame Vassal y fut très-sensible et lui promit de l'aider dans tout ce qui seroit en son pouvoir. J'ai , dit elle , les plus grandes obligations à M. le baron de Rosemont ; il est bien juste que je m'acquitte envers vous. Regardez , madame , cet hôtel comme le vôtre , bien fâchée qu'il ne soit pas plus beau ni mieux meublé : mais enfin , tel qu'il est je vous l'offre , en vous priant de ne penser à me payer votre logement que lorsque M. le baron sera de retour.

Elle fit mille caresses à Cécile , car Aspasie lui avoit donné le nom de sa mère , trouva qu'elle

rèsembloit à son père , et de manda à madame de Rosemont la permission de lui donner un joli chapeau de paille d'Italie que le frère de mademoiselle Vassal lui avoit envoyé de Turin. Elle le coupa de la grandeur convenable pour mademoiselle Rosemont et y mit des rubans.

Cécile étoit charmante avec cette coiffure. Aspasie , qui vouloit la mener avec elle , en fut fort aise. Madame Vassal lui offrit d'aller pour elle à la Police , afin d'avoir la permission nécessaire pour voir sa belle-mère , ce qu'elle accepta avec une sincère reconnaissance. Dès le soir même madame Vassal la lui rapporta , et lui offrit de l'accompagner à la prison où la douairière étoit en-

fermée. Cela me fera plaisir, dit-elle, car je serois bien embarrassée pour retrouver mon chemin ; et puis arrivée, comment parler à ces guichetiers, quelle pitié en attendre ? — Plus que vous n'imaginez, madame, il en est qui ont toute la sensibilité, la délicatesse possible ; et nos malheureux prisonniers seroient trop à plaindre si le ciel n'avoit pas quelquefois donné une âme à ceux qui les gardent. Madame Vassal fit venir une voiture de place et y monta avec madame et mademoiselle de Rosemont.

Elles arrivèrent à la prison. Madame Vassal, après les avoir recommandées à un gardien qu'elle connoissoit, remonta dans la voiture pour y attendre ma-

dame de Rosemont et sa fille, qu'on fit entrer dans une pièce fort noire où étoit un guichet. On leur dit que madame de Rosemont ne tarderoit pas à descendre. Un moment après, ils virent paroître au travers d'une grille fort serrée, une femme qu'Aspasie eut peine à reconnoître : c'étoit la baronne. Il ne lui restoit plus rien de cette beauté dont elle avoit été si fière. Là, elle n'avoit pas même la ressource souvent insuffisante de la toilette ; ses cheveux, presque blancs, tomboient en désordre sur son front, dont ils ne cachaient pas entièrement les rides. Ses yeux éteints par les larmes qu'elle versoit sans cesse, son teint hâve et bruni, ses joues creuses, ses dents, dont

celles qui manquoient n'avoient pas été remplacées , tout cela la rendoit complètement méconnoissable. Eh ! mon dieu , dit-elle en apercevant sa bru , que venez-vous chercher ici ? depuis quinze mois que je languis dans les fers , voilà le premier moment où vous me donnez le moindre signe d'intérêt.

Cependant j'ai su que vous habitiez Saint-Gratien avec mon dénonciateur , dont vous n'avez pas rougi de porter le nom , affichant , au mépris des lois et de l'honneur , votre infidélité envers votre mari et votre ingratitude envers moi ; je ne sais qui vous engage à venir insulter à mes douleurs : mais je me doute que ce ne peut être que l'abandon du

scélérat qui, sans pudeur, a osé vous nommer sa femme, tandis que votre époux existe encore. Malheureux Ernest, puisse le ciel te retenir encore long-temps loin de ta patrie, où tu ne reviendrois que pour rougir de celle que tu as si follement aimée!

Aspasie n'avoit pas eu la force d'interrompre ce torrent de reproches qui étoient en partie mérités. Cependant il y en avoit un qui étoit parfaitement injuste, celui de la croire instruite des torts de Dorvignac envers sa belle-mère. Aussi, dès qu'elle put recouvrer la force de parler, elle se disculpa avec tant de fermeté, de cette accusation, que toute prévenue contre elle que fût madame de Rosemont, elle se laissa

persuader; il étoit très-vrai qu'As-
 pasie n'avoit jamais su que Dor-
 vignac l'avoit dénoncée à la Po-
 lice. Elle expliqua aussi avec vé-
 rité les circonstances qu'il avoient
 décidée à prendre le nom de cet
 homme; dit qu'elle avoit eu des
 raisons de rompre avec lui, et
 que le ciel étoit témoin que ja-
 mais elle n'avoit cessé d'aimer
 Ernest. Je le souhaite, reprit ai-
 grement madame de Rosemont;
 mais ce n'est pas à moi qu'on fait
 accroire qu'un homme comme
 Dorvignac ait passé un an tête à
 tête avec une femme, à la campa-
 gne, pour le seul plaisir de lui être
 utile. Je souhaite que mon fils le
 croie; ce ne sera pas le premier
 mari dupe de sa confiance, ce ne
 sera pas le dernier; mais enfin

que me voulez - vous ? — Hélas ! madame , je suis venue avec l'espérance de vous être utile et que je pourrois peut-être obtenir votre liberté ; je vous jure que j'avois toujours cru que Dorvignac sollicitoit pour vous. Il m'assuroit même qu'il vous voyoit souvent , et que votre situation , à la liberté près , étoit assez heureuse. — Le scélérat ! il ne se seroit pas permis de se présenter devant moi. Sachez donc , madame , qu'il n'y a pour moi nul espoir ; que la mort seule terminera ma captivité , que mon arrêt est prononcé et qu'il ne me reste rien sous le soleil ; ainsi , vous voyez qu'il est fort inutile que vous vous dérangez pour venir ici. Si vous êtes à votre aise , tant mieux pour vous ;

mais tout l'or du Potose ne chan-
geroit pas mon sort. Si vous êtes
pauvre , il est encore plus inutile
que vous veniez ici , car je ne puis
vous être bonne à rien. Adieu.
Votre fille sera fort jolie ; c'est
toujours un avantage ; et elle re-
ferma son guichet sans ajouter un
seul mot affectueux ni consolant
à sa pauvre bru.

Aspasie revint trouver madame
Vassal ; celle-ci , comme on sait ,
l'attendoit dans la voiture et n'a-
voit pas voulu l'accompagner au
guichet , pour ne pas la gêner.
Eh bien , lui dit-elle , y a-t-il quel-
ques bonnes nouvelles ? — Hélas !
non. Ma belle-mère a subi un ju-
gement rigoureux , quoiqu'elle
soit innocente. Mais j'ai appris
des choses que j'étois loin d'ima-

giner ; et je suis beaucoup plus malheureuse qu'avant d'avoir vu madame de Rosemont.

En effet, que de cruelles réflexions se présentèrent à cette infortunée ! Il n'étoit pas douteux que Dorvignac étoit un monstre. Il avoit ruiné, fait enfermer la mère du mari d'Aspasie pour parvenir à son but. Et après avoir été cause du malheur de cette famille, il l'abandonnoit aux horreurs de la misère ; et c'étoit cet homme pour qui elle avoit trahi ses devoirs. Ces pensées la déchirroient. Aussi entendoit - elle à peine ce que lui disoit madame Vassal , qui l'engageoit à aller voir le ministre , à le détromper , et à faire rendre à la douairière sa liberté et sa fortune. — C'est im-

possible, madame ; cependant je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir négligé ce que je dois à mes enfans. Elle écrivit au ministre et n'eut point de réponse : car Dorvignac fit arrêter la lettre qui ne parvint point à son adresse. Alors Aspasie, convaincue qu'elle n'avoit plus aucune espérance de ce côté, remercia madame Vassal de ses services et retourna à Saint-Gratien rejoindre ses autres enfans, qui la revirent avec un plaisir extrême.

CHAPITRE LVI.

Ce qui désoloit Aspasie, c'étoit d'être dans la nécessité de continuer à porter le nom d'un homme pour qui elle avoit le plus profond mépris. Mais elle n'avoit aucun moyens de reprendre le sien, sans risquer d'être regardée comme une aventurière. Elle se seroit volontiers déterminée à quitter Saint-Gratien ; mais où aller ? Ses enfans se portoient à merveille. L'air, l'exercice sont les premiers besoins de l'enfance. Partout il falloit leur procurer du pain, du bois, de la viande, du

vin. Ils avoient de plus les fruits, les légumes qui ne lui coûtoient rien. Elle avoit porté à Paris une malle qui contenoit presque tout ce qu'elle possédoit; elle pria madame Vassal de lui procurer de l'argent par ce moyen; ce qu'elle fit et elle l'envoya à Saint-Gratien. Ainsi la famille eut le moyen de subsister encore quelques mois, pendant lesquels madame de Rosemont avoit appris à faire de la dentelle ainsi que Cécile, ce qui devoit assurer leur nourriture et celle des deux autres petits. Mais il falloit pour cela que ni l'une ni l'autre ne tombât malade. Comment espérer que madame de Rosemont, d'une complexion délicate, bercée, pour ainsi dire, depuis sa naissance

par les plaisirs, la fortune, les amours, pût résister aux tourments qui l'accabloient depuis deux ans !

La conversation qu'elle avoit eue avec sa belle-mère, lui revenoit sans cesse à l'esprit : qu'ai-je donc à espérer ? se disoit-elle, le retour d'Ernest pourroit seul rendre ma situation supportable, et son retour doit au contraire mettre le comble à mon infortune, car il n'y a aucun doute que madame de Rosemont l'instruira de ma conduite. Ah ! comment supporter ses reproches, sa colère, et plus encore sa douleur ? O ! mon Dieu, exaucez la prière que je vous adresse. Si mon époux doit revoir ses foyers, si ses enfans ont le bonheur de se retrouver

dans ses bras, que la mort me
frappe avant l'instant où il re-
trouvera sa famille ; puisse ma
mémoire ne lui pas être odieuse,
et s'il apprend ma faute, qu'il
connoisse au moins mon repen-
tir ; mais pourra-t-il y croire,
quand il saura que je portois le
nom de mon séducteur ; que je
ne l'ai point quitté ? Il faut que
tout le monde se soit réuni contre
moi. Peu-à-peu son sang s'enflam-
ma par le chagrin et l'assiduité
au travail, et elle tomba dans un
état d'autant plus dangereux, que
n'éprouvant point de douleur vi-
ve, elle ne changeoit rien à sa
manière d'être.

Cependant toujours désolée de
ne pouvoir reprendre le nom de
son époux, elle s'étoit détermi-

née à aller voir le curé pour lui demander conseil. C'étoit un très-digne ministre de Dieu , qui méritoit la confiance dont ses paroissiens l'honoroi ent.

Aspasie n'étoit pas trop rassurée en allant chez le ministre desautels; car depuis qu'elle étoit à Saint-Gratien , on ne l'avoit jamais vue à l'église. Aussi au moment où elle vouloit se rendre chez le curé , elle ne s'en trouva plus le courage , et elle resta assise dans son jardin , près de la porte qui donnoit sur les champs. Cette porte étoit restée entr'ouverte. Elle est assez surprise de voir entrer un vieillard qu'elle ne reconnoissoit point , mais qu'elle se douta néanmoins devoir être M. Lebrun qui , selon toute ap-

parence, venoit pour recevoir le loyer de la maison, qui étoit échu depuis près d'un mois. Hélas ! que lui dire ? elle le prie de s'asseoir, et sans attendre qu'il s'explique le premier, elle lui adresse la parole en ces termes :

Je ne crois pas, Monsieur, me tromper, étant persuadée que vous êtes M. Lebrun, propriétaire de cette maison. — Cela est vrai, Madame. — Et vous venez pour en recevoir les loyers ? Je ne puis vous dissimuler qu'il y a tout à présumer que je ne pourrai pas vous en payer dorénavant. Quant au terme échu, je ferai l'impossible pour l'acquitter. — Quoi ! Madame, M. Dorvignac ne tiendra pas les conventions qu'il a faites avec moi ? — Je ne le crois

pas , Monsieur , et je vous le répète , louez votre maison à d'autres qui vous paieront , et moi j'irai avec mes enfans où je pourrai .

L'expression de sa figure , en prononçant ces mots , étoit si touchante , que M. Lebrun en fut frappé , et d'ailleurs , il crut qu'Aspasie ne lui étoit pas inconnue , et chercha à s'en assurer . Madame , lui dit-il , vous m'engagez à louer ma maison , et vous ne savez , dites-vous , où vous irez , vous me croyez donc un homme bien barbare ? — Non , Monsieur , mais il est juste de retirer de son bien ce qu'il vaut . — Si vous ne me payez pas à présent , vous me paierez plus tard . — Oh ! mon Dieu , je ne sais dans quel temps ; car je ne puis plus long-temps vous

cacher mon existence : je ne suis point madame Dorvignac, mais la femme d'un émigré ; et pour éviter tout embarras, j'avois prié M. Dorvignac de se dire mon mari ; mais je ne veux point vous tromper, il ne l'est point : ainsi vous voyez, Monsieur, que rien n'est aussi précaire que mon existence. — Votre bonne foi me paraît, Madame, la meilleure de toutes les hypothèques. Restez dans cette maison, qui n'est pas non plus à moi : le maître trouvera fort bon, s'il revient jamais, que vous l'ayez occupée. Soyez tranquille, voilà la quittance de votre loyer, et tous les six mois, je vous en donnerai une pareille. Si votre époux vous est rendu, il paiera ce qui sera dû. Mais que

ceci soit entre nous , car on me gronderoit peut-être. — Et qui donc en auroit le droit , Monsieur? — Certaines gens qui ne vous voient point à l'église , et qui croient , d'après cela , qu'il ne seroit pas mal fait de ne point vous procurer les moyens de rester dans le village. — Je sens , Monsieur , que c'est un tort bien réel ; mais si vous saviez tout ce que j'éprouve de tourmens. — Quant à moi , Madame , je ne scrute jamais la conscience de personne , et tâche seulement autant qu'il m'est possible de rendre ma vie irréprochable. Aspasie lui réitéra ses remercimens , le reconduisit jusqu'à la porte du jardin , rentra chez elle , travailla toute la soirée , et bénit le ciel de

n'avoit pas eu la crainte d'être obligée de quitter sa maison.

M. Lebrun rentra chez lui et dit à Marianne, qu'il avoit été chez la dame qui occupoit la maison de MM. de Gernance ; qu'elle étoit fort malheureuse à ce qu'il paroissoit ; que son mari étoit émigré ; que c'étoit pour échapper aux recherches du gouvernement, qu'elle avoit pris le nom de M. Dorvignac, qui ne lui étoit rien. Il ajouta : je lui trouve beaucoup d'air de cette pauvre madame de Gernance, et si elle avoit eu une fille, j'eusse été persuadé que c'étoit elle. Je voudrois que sous un prétexte ou un autre, vous allassiez la voir ; vous sauriez si elle n'a pas besoin de secours ; mais il ne faudroit

pas en parler à madame Dupin, qui n'en a pas bonne opinion, sans la connoître : tout ce que j'en ai vu, m'a paru fait pour inspirer un grand intérêt.

Marianne qui voloit au-devant des occasions de faire du bien, promit à son beau-père d'aller dès le lendemain chez la femme de l'émigré, et de faire tout son possible pour mériter sa confiance.

Elle s'y rendit en effet le lendemain matin, comme pour acheter des arbustes ; mais en vain parcourut-elle le jardin de l'inconnue, elle ne l'y trouva point : enfin, ne pouvant se résoudre à quitter cette maison sans avoir vu celle qui l'occupoit, elle fit demander par un enfant qu'elle

rencontra si elle ne pouvoit pas avoir l'honneur de la voir, et il vint rendre réponse que madame Dorvignac étoit sortie pour toute la journée: il fallut bien que Marianne le crût, et qu'elle s'en allât. Elle revint plusieurs fois, et toujours même réponse: alors elle ne douta plus que l'inconnue ne vouloit point la voir, et elle cessa ses visites dans la crainte de la contrarier.

Aspasie avoit effectivement reconnu Marianne, et c'est pour cela même, qu'elle s'étoit tenue cachée dans sa maison, la présence de Marianne étoit pour elle un reproche. Il lui sembloit qu'elle alloit lui demander compte de sa conduite envers sa mère, et puis Marianne étoit riche, car

elle savoit qu'elle avoit épousé Frédéric Lebrun , et elle étoit pauvre , tandis qu'au moment où elles s'étoient reconnues , Marianne n'étoit qu'une paysanne , et elle une femme de qualité riche, entourée de tout ce qui rend l'existence agréable. Quel cruel renversement ! elle ne pouvoit en soutenir l'idée , ce qui la détermina à ne point recevoir la femme de Frédéric.

Cependant elle auroit eu grand besoin des secours qu'elle rejettoit. Sa santé toujours mauvaise, ne lui permettoit presque plus de travailler, et sa fille, obligée, malgré la foiblesse de son âge , de la seconder, pour les soins intérieurs de la maison , avoit peu de temps à donner à la dentelle.

Aussi leur travail étoit bien insuffisant pour payer le boulanger et le boucher. On cessa de rien prendre à ce dernier ; car Aspasie n'evoiloit point avoir de créanciers. Mais la privation de bouillon ajouta aux souffrances de cette infortunée. Elle crachoit le sang, et sa maigreur étoit extrême : elle s'obstinoit cependant à ne chercher aucun secours. La vue de ses enfans, et surtout de Cécile, lui faisoit répandre des larmes, et elle ne pouvoit prendre sur elle d'employer aucun moyens pour conserver une vie dont elle sentoit approcher la fin.

CHAPITRE LVII.

ASPASIE n'ayant pas même le moyen de payer son boulanger, écrivit à l'homme d'affaires de madame de Rosemont, qui étoit celui de son mari, pour le prier de lui prêter quelqu'argent.

Heureux lecteur, si vous n'avez jamais su ce que c'est que d'attendre la réponse à une lettre dont on espère allégeusement à ses peines ; vous ne savez pas ce que la pauvre baronne éprouvoit en attendant le retour de son jardinier qui alloit à Paris pour vendre du fruit, et qu'elle avoit chargé

H.

de sa lettre pour M. Lenoir. Il lui sembloit qu'il n'en reviendroit jamais ; elle ouvroit la fenêtre, quoique le froid fût encore assez piquant, pour regarder de plus loin sur la grande route. Tout lui paroissoit Mathurin, et quand l'objet, en s'approchant, la détrampoit, elle refermoit tristement sa croisée, et venoit se rasseoir près de son modeste foyer. Peu d'instans après, elle se levoit encore avec aussi peu de succès. Enfin, elle aperçoit Mathurin, et ne pouvant contenir son impatience, elle accourt au devant de lui. Le moins, disoit-elle, qu'il puisse m'envoyer, c'est cinq à six louis : avec cela je paierai le boulanger qui continuera à fournir, et j'acheterai quelques

habillemens plus chauds à mes enfans ; cet homme a tant gagné dans la régie des biens de ma belle-mère et de mon mari !

Enfin, Mathurin arrive, il remet la lettre, le cœur bat à la pauvre mère, elle pèse le paquet, il n'y a point d'or.—Ne vous a-t-il remis que cela, Mathurin ? — Pas autre chose.—Il y a peut être un billet de caisse. Le paquet est plus épais que n'est une lettre simple, se disoit-elle en elle-même, sans vouloir briser le cachet, par la crainte involontaire que la lettre une fois ouverte, ses espérances ne fussent détruites. Elle rentre dans son appartement si émue, que ses enfans craignent qu'elle ne se trouve mal. Elle les rassure, s'assied, considère en-

core un moment cette lettre, l'ouvre enfin, et n'y trouve qu'une lettre de M. Lenoir, et une de sa belle-mère à son mari.

Lettre de l'intendant de madame de Rosemont à Aspasie.

Le 5 février 1798.

MADAME,

« Madame de Rosemont la mère est morte en prison sans avoir fait la moindre disposition, et sans paroître se souvenir qu'elle eût des enfans. Seulement, Madame m'a fait venir deux jours avant sa mort, et m'a donné une lettre cachetée, en me recommandant de ne la remettre qu'au baron de Rosemont, son fils, lorsqu'il reviendroit en France.

Comme il seroit possible que je ne fusse pas à Paris, lorsque M. de Rosemont y viendra, et qu'il ignore mon adresse, je crois qu'il est beaucoup plus certain, Madame, de vous l'envoyer, afin que vous la lui remettiez aussitôt son retour, qui ne peut être fort éloigné; car j'ai rencontré dans les bureaux des ministres quelqu'un dont j'ignore le nom, qui sollicite vivement sa radiation, ainsi que celle de MM. de Gernance, que l'on assure être prisonniers en Angleterre. Si les uns et les autres reviennent, vous serez, Madame, moins mal à votre aise, ce qui me fera d'autant plus de plaisir, qu'alors vous pourriez me remettre un reste de compte, que je ne vous demande pas, mais

qui me feroit plaisir ; car dans ce moment , les affaires sont si difficiles, que chacun a besoin de ses fonds ; ce qui m'empêche de vous envoyer ce que vous me demandez, n'ayant point dans ce moment un écu à ma disposition.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Signé LENOIR.

Après avoir lu cette lettre , une sueur froide couvre son front , son cœur se resserre , plus d'espoir , point de moyens de payer le pain qui est dû , point d'espérance d'en avoir d'autre. C'est la seule chose qu'elle voit dans cette lettre. A peine fait elle attention à la nouvelle de la mort de la douairière. Ses enfans effrayés de ce changement, lui demandent ce

qu'on lui apprend. Lis , dit-elle à Cécile. — Ma bonne maman est morte, j'en suis fâchée, mais elle ne nous aimoit pas beaucoup. M. Lenoir n'envoie pas d'argent; ne t'afflige pas , maman , la Providence ne nous abandonnera pas : je travaillerai bien davantage, Annette commence aussi à faire du tule, sois tranquille, maman , nous ne te laisserons manquer de rien. Hélas ! les pauvres enfans le croyoient.

Le premier mouvement passé, la triste Aspasie reprit le calme apparent qu'elle affectoit toujours pour ne pas affliger ses enfans , et regardant la lettre de sa belle - mère au baron de Rosemont , que le ciel faisoit tomber en ses mains comme une faveur

signalée de la Providence, elle se demanda à elle-même ce qu'elle en feroit. L'ouvrir seroit manquer aux premiers principes de la délicatesse qui ne permet pas dans quelque position que l'on soit, de lire une lettre adressée à un autre. La conserver pour la remettre à M. de Rosemont, lui paroissoit bien dangereux. Elle connoissoit trop le caractère de sa belle-mère pour n'être pas certaine que cette lettre contenoit les plaintes les plus graves contre elle.

Ses enfans étoient passés dans une pièce voisine, elle étoit seule. Quelques brins de sarment qu'elle venoit de mettre dans son foyer faisoient une flamme claire et pure. Elle prend la lettre. Elle

la tourne et retourne plusieurs fois dans ses mains ; puis, par un mouvement involontaire, elle la jette au milieu du brasier , en disant : qu'au moins Rosemont ignore toujours la cause de ma mort. Les enfans rentrèrent ; il ne restoit plus qu'environ une livre de pain. Aspasie leur en donna à chacun un morceau, n'en prit point pour elle; serra le reste pour leur souper , mangea seulement un peu de légumes cuits à l'eau. Ses enfans la pressoient de prendre du pain. Je n'ai pas faim, disoit - elle. La soirée se passa ainsi. Le lendemain , on fit cuire des pommes de terre ; on ne mourut pas de faim , mais quelle nourriture pour une femme aussi malade qu'Aspasie !

Mathurin, qui s'étoit aperçu que le boulanger n'étoit pas venu depuis trois jours, prend sur la fournée que sa femme vient de faire, un pain de douze livres, un morceau de lard, et va porter l'un et l'autre dans la cuisine en prenant bien garde qu'on ne le voie. Annette, qui avoit faim et demandoit sans cesse du pain, furetoit partout pour voir s'il n'y en avoit pas. Etant entrée dans la cuisine, elle voit les provisions que Mathurin a apportées, et arrive en courant dans les bras de sa mère. Il y a, dit elle, dans la cuisine un pain gros comme moi, et un beau quartier de lard. — Tu rêves, mon enfant. — Non, maman, dites plutôt à Cécile d'y aller voir. Cécile et Théodore y

courent , et reviennent portant le pain. Cela est bien vrai , disent-ils : mes enfans , remerciez Dieu qui a inspiré cette pensée au bon Mathurin : car il n'y a que lui qui ait pu nous faire un semblable présent , allons bien vite l'en remercier. Oh ! oui , maman , en tenant chacun un morceau de pain à la main. Madame de Rossemont leur en coupe , en prend elle-même ; et s'achemine avec ses aimables enfans vers le logement de Mathurin , qui , du plus loin qu'il les aperçut , leur dit : quoi ! vous venez par le froid qu'il fait ? — Eh ! comment ne pas venir , mon cher Mathurin , vous remercier ? — Ne parlez pas de cela , madame ; j'ai seulement à me plaindre que vous ne me

l'avez pas dit plutôt : et puis ce n'est pas du pain si blanc, si beau que celui de maître George, mais au moins vous n'en manquerez pas ni vous ni vos petits. — Mais, mon ami, je n'ai pas le moyen de vous le payer. — Eh bien, qu'est-ce à dire, c'est comme si vous nous augmentiez la location de quelques boisseaux de blé. Nous en avons; il ne nous en coûtera pas plus de cuite pour vous en même temps que pour nous. — Je ne sais, Mathurin, comment vous marquer ma reconnoissance. — En mangeant bien, en vous portant bien et en continuant votre bonne amitié. — Elle vous est acquise à jamais, mes chers amis, et madame de Rosemont regagna sa maison, en bénissant le ciel

qui lui avoit ménagé une si grande ressource pour ses enfans.

On alla chercher , dans le jardin , des choux que l'on fit cuire avec un morceau de lard ; on fit une excellente soupe , et les enfans dînèrent d'autant mieux qu'ils avoient eu toute l'inquiétude de n'avoir que des pommes de terre cuites dans l'eau ,

CHAPITRE LVIII.

DEUX mois s'écoulèrent encore ; le bon Mathurin fournit très-exactement le pain et le lard pour la nourriture de la famille. Elle étoit très bonne pour les enfans, qui se portoient bien : mais mais elle étoit mortelle pour la baronne , dont la maladie de poitrine prenoit chaque jour un caractère plus effrayant. Ses enfans ni Mathurin ne s'en apercevoient pas. Les enfans ne croient leurs amis malades , qu'autant qu'ils les voient dans leur lit , et Aspasie ne l'avoit pas gardé un seul

jour, malgré son extrême langueur. Mathurin et sa femme la trouvoient maigre, foible; mais ils croyoient que c'étoit un air noble, et qu'il n'y avoit que des paysans à qui il appartînt d'être gros et robuste.

Enfin, un jour Aspasie voulut inutilement quitter son lit, elle retomba sans pouvoir trouver la force de se soutenir. Ses enfans, effrayés, voient alors tout le danger de sa situation. Cécile court chez Marguerite, et lui dit que sa mère est bien mal, qu'elle n'a pas pu se lever. Allez - vous - en auprès d'elle, reprit la femme de Mathurin; je vais aller chez madame Lebrun; quand elle saura que votre mère est malade, elle viendra bien vite. Elle a toutes

sortes de bonnes recettes ; et puis, quand cela passe ses connaissances, elle fait venir le médecin de Saint-Denis ; elle paie les visites. Je vais y aller, vous dis-je. N'en parlez pas à votre mère. Je serai bientôt revenue.

Marguerite, en effet, va trouver madame Lebrun, et lui dit que la dame qui occupoit sa maison est bien malade. Marianne, aussitôt, prend avec celle du bouillon, du vin, du sucre, du pain blanc, et suit Marguerite qui, tout en marchant, lui raconte les malheurs de la pauvre Aspasie, ou du moins ceux qu'elle croyoit être les siens, n'oubliant pas l'abandon de M. Dorvignac, qui paroissoit cependant au commencement l'aimer de toute son

âme. Marianne prêtoit peu d'attention à ce que la jardinière lui disoit, n'étant occupée que de ne pas perdre de temps pour arriver promptement auprès de cette infortunée. Comme elles étoient à la porte, Théodore arrive au-devant d'elles. — Ah ! venez, venez vite, maman se meurt. Marianne court, vole en un instant auprès du lit de la malade: mais quel est son étonnement de reconnoître Aspasie dans la femme qu'elle venoit secourir ! Aspasie, évanouie, et dont toute l'habitude du corps annonce le marasme parvenu au dernier degré ! O ! mon dieu, s'écrie-t-elle douloureusement ; quoi ! c'est là madame de Rosemont ! Je ne me trompe pas, n'est-il pas vrai, ma

chère demoiselle, en s'adressant à Cécile, que vous vous nommez Rosemont? Oui, madame, nous nous sommes appelés ainsi tant que mon papa a été en France et puis encore après, et nous n'avons changé de nom qu'en venant ici, qu'on nous a appelés Dorvignac, comme un ami de maman qui ne vient plus du tout depuis un an et plus; et depuis ce temps nous sommes bien malheureux. Si maman nous quitte, que deviendrons-nous? et Cécile se mit à pleurer et Annette pleura de voir pleurer sa sœur.

Cependant Marianne employoit tous les moyens pour rappeler à la vie la pauvre Aspasie, qui ouvrit enfin les yeux et crut qu'un songe l'abusoit en se trouvant

dans les bras de Marianne : celle-ci , pénétrant sa pensée , lui dit : cruelle que vous êtes , comment vous êtes vous obstinée à me vouloir cacher votre nom , votre existence dans le village ? Pourquoi avoir refusé constamment de me voir , quand je pouvois vous être utile à quelque chose ? — Ah ! pourquoi , ma chère Marianne ? vous devez le savoir : mais puisque votre bienveillance vous amène auprès de moi , je bénis le ciel qui ne laissera pas mes pauvres enfans sans appui sur la terre . — J'espère , madame , beaucoup plus , et je me flatte que Dieu vous conservera pour leur bonheur . — C'est impossible .

Marianne envoya sur-le-champ à Saint-Denis chercher le méde-

cin, fit mettre un pot-au-feu; et donna à la malade d'un sirop qui parut calmer un peu l'ardeur qui brûloit sa poitrine. Le médecin arriva presque aussitôt, parce que Mathurin l'avoit trouvé en chemin. Il jugea l'état de la malade si dangereux, qu'il n'osoit pas en répondre. Il est possible cependant qu'il se prolonge quelques mois, que même avec beaucoup de soins et une excellente nourriture on parvienne à la sauver; mais je crois que c'est s'y prendre bien tard.

Cet arrêt, que Marianne seule entendit, lui causa le plus vif chagrin. Elle se reprochoit de n'avoit pas assez insisté pour la voir; de n'avoit pas assez questionné Mathurin pour apprendre

de lui jusqu'à quel point Aspasie pouvoit avoir besoin de ses secours , et la douleur qu'elle ressentoit de la situation de la baronne , dont elle s'accusoit , redoubla son activité pour l'arracher à une mort qui sembloit presque inévitale.

Elle retourna chez elle un instant pour apprendre à madame Dupin et à M. Lebrun quelle étoit l'infortunée que le ciel leur donnoit à secourir. Leur intérêt en devint plus vif ; et madame Dupin , malgré son intolérance , seul défaut qu'on pouvoit lui reprocher , fut la première à dire qu'elle alloit venir chez elle , et la soigneroit comme sa fille , pensant bien que rien ne pourroit faire plus de chagrin à MM. de

Gernance, si, en revenant en France, ils ne la retrouvoient plus, car elle savoit qu'ils l'aimoient beaucoup. Mais aussi pourquoi avoir pris le nom de Dorvignac, et puis ne pas venir à l'église, ne pas sortir de sa maison : tout cela n'en donnoit pas bonneopinion. Voilà comme vous êtes, madame Dupin ; eh bien, moi, je vous disois que c'étoit une honnête femme, repronoit monsieur Lebrun; d'ailleurs, faisons toujours du bien, à Dieu seul appartient de distinguer les bons des méchants. A présent, que vous savez qu'elle est la baronne de Rosemont, vous êtes prête à lui rendre toute sorte de service; avant, vous l'eussiez laissé mourir sans y faire la moindre

attention. C'est mal, madame Dupin, très-mal, je vous le répète. Nous devons nos secours à tous, sans exception de personne; parce que Dieu fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchans. — C'est votre morale, M. Lebrun, ce n'est pas la mienne. — Tant pis, madame Dupin, tant pis; et il recommanda bien encore à Marianne de ne rien épargner pour sauver cette infortunée.

Madame Dupin accompagna sa fille adoptive chez la malade, qui étoit un peu mieux. La baronne vit avec plaisir celle qui avoit servi de mère à sa cousine. — Vous avez reçu, lui dit-elle, les derniers soupirs de madame de Gernance, vous recevrez les

miens. Je prie que l'on place mon corps à côté du sien : j'ai eu de grands torts avec elle, et le ciel m'en a punie; puisse-t-il prendre les maux que j'ai soufferts en expiation de mes fautes ! Je sens que je mourrai moins malheureuse en pouvant verser dans le sein d'amis fidèles tous les chagrins dont j'ai été abreuvée depuis la mort de la marquise. Alors, rappelant à Marianne la lettre qu'elle lui avoit remise de sa part, elle demanda à madame Lebrun si elle en savoit le contenu, et celle-ci avoua que la marquise, dans son délire, lui avoit tout dit, qu'elle ne lui avoit pas même laissé ignorer des choses qui lui étoient personnelles, et qui l'avoient bien surprise. Que cepen-

dant elle n'en avoit parlé à personne, pas même à madame Dupin. Mais qu'enfin il résultoit de ces confidences, qu'elles étoient proches parentes, et que MM. de Gernance devoient lui être chers.

— O ! mon dieu , dit Aspasie , seroit-il possible ! ma mère , en m'apprenant son secret , ne m'a point nommé mon père ; elle semble même craindre que son époux en soit instruit. Ah ! s'il étoit vrai que le marquis fût mon père ! — Cela ne me paroît pas douteux ; comme je suis intimement persuadée que Léonce est le mien. J'ignore entièrement qui peut être ma mère , mais n'est-ce pas beaucoup d'avoir en vous une parente aussi aimable ? — Dites , chère Marianne , aussi infortu-

née. — Vos malheurs cesseront ; vous reverrez le baron. Mon mari s'est trouvé avoir des relations avec le chef du bureau chargé des radiations. D'après ce que je lui avois dit depuis mon mariage, car je ne lui ai point caché les liens qui m'unissoient à MM. de Gernance et ma parenté avec M. de Rosemont , il a exigé de son ami qu'il employât tous ses moyens pour qu'il les fît rentrer tous trois et c'est obtenu. — Je n'en serai pas plus heureuse. Et alors elle leur raconta par quelle affreuse perfidie elle étoit tombée dans un abîme dont la mort seule pouvoit la retirer. Je n'en suis pas moins reconnoissante de ce que Frédéric a fait pour MM. de Gernance et de Rosemont : mais

autant je désire revoir les premiers, autant je demande au ciel d'être morte avant que mon mari revienne en France. Vous lui présenterez ses enfans, ma chère Marianne, il les verra avec plaisir. — Il ignorera les torts de leur mère, et les larmes qu'il versera sur ma tombe seront un honneur pour mes mânes qui, bien que je ne les mérite pas, seront utiles à mes filles.

Vous le reverrez, disoit Marianne, il vous sera rendu et vous oublierez près de lui une erreur que vous abjurez depuis long-temps. Non, trop indulgente amie, on voit bien que vous n'avez jamais eu de reproches à vous faire, et que vous ne savez pas ce que c'est que le remords, comme

il poursuit sans cesse : non , je ne pourrois revoir Ernest sans qu'il lût dans mes regards son déshonneur et le mien. Il vaut bien mieux que je meure , et pour peu que son retour soit différé , bien sûrement il ne me retrouvera pas. D'ailleurs ma mère n'a-t-elle pas fixé dans sa lettre les années que j'avois à vivre , voilà la sixième année que je l'ai précipitée dans la tombe , je vais l'y rejoindre . — Comment pouvez-vous être frappée de quelques mots que le délire a dictés , et qui n'ont aucune certitude ? — Ils ont toujours retenti au fond de mon cœur , et rien ne peut m'ôter l'idée que cette prédiction s'accomplisse. Ces conversations que j'ai rapportées de suite , se passèrent

en plusieurs soirées, quand les enfans étoient endormis, et lorsque Frédéric, et son père, n'y étoient pas, car ils venoient souvent lorsque leurs ouvriers avoient quitté leur ouvrage, veiller avec madame Dupin auprès du lit de la malade, qui alors renfermoit en elle même ses douleurs physiques et morales pour se livrer à la conversation où elle mêloit encore beaucoup d'esprit et de gaieté. Théodore aimoit beaucoup Frédéric ; Cécile et Annette s'attachoient à Marianne, et il sembloit que la Providence leur inspirât des sentimens de tendresse pour ceux qui alloient bientôt remplacer leur malheureuse mère.

CHAPITRE LX.

LE médecin qui venoit tous les jours voir Aspasie ne laissoit pas ignorer à ses amis qu'il n'y avoit aucune espérance de la sauver ; seulement il pensoit que si elle n'éprouvoit aucune révolution , elle pourroit vivre encore quelque temps. Elle s'informoit très-exactement si on avoit des nouvelles de M. de Gernance et de Rosemont , et il étoit aisé de voir qu'elle désiroit bien plus vivement le retour de son père que celui de son époux , non qu'elle ne conservât à ce dernier beau-

coup d'attachement ; mais parce qu'elle supportoit péniblement l'idée de tromper celui qui devoit croire à sa fidélité. Le souvenir de sa faute lui rendoit la vie douloureuse, surtout en pensant qu'elle avoit perdu ses droits sur le cœur du baron ; qu'elle ne pouvoit lui conserver qu'en lui dissimulant ses torts ; et qui ne sait combien, pour une âme délicate, l'estime usurpée est pénible. Il paroissoit, d'après les réponses que Frédéric avoit eues dans les bureaux, que ce seroit en effet MM. de Gernance qui reviendroient les premiers, et la pauvre malade se faisoit une grande fête d'embrasser son père, de lui donner ce nom si doux qu'elle n'avoit jamais prononcé jusque là. Elle

se faisoit aussy infiniment de plaisir de voir Léonce qu'elle aimoit et comme son oncle et comme le père de la bonne Marianne ; car comme nous l'avons dit, il n'y avoit plus pour l'une et l'autre de mystère sur leur naissance. Ce moment si désiré approchoit, l'échange de MM. de Gernance s'effectua vers la fin de mars, et ils furent conduits à Calais peu de temps après. Ils ne perdirent pas un instant pour se rendre à Paris, où leur premier soin fut d'aller à l'hôtel de Rosemont ; ils apprirent qu'il avoit été confisqué et vendu, et comme ils s'informoient de ce qu'étoient devenues mesdames de Rosemont ; l'une, leur dit-on, et c'est la belle mère, est morte en prison,

où elle avoit été mise comme accusée d'une conspiration contre l'état. Et sa bru ? demandèrent-ils. — On ne sait ce qu'elle est devenue. A ce mot, madame de Gernance qui accompagnoit son mari et son beau-frère , leur conseilla d'aller à Saint Gratien , où madame Dupin leur donneroit des renseignemens certains sur Aspasie , dont elle n'aura pas dû perdre la trace. D'ailleurs , elle avoit un vif désir de revoir sa fille , et trouvoit perdus tous les instans qu'on avoit employé pour chercher la baronne ; ces messieurs suivirent son conseil , et en fort peu de temps , ils furent à Saint Gratien. Comme ils descendoient de voiture à la porte de leur ancienne maison , la pre-

mière personne qui se présenta au moment où ils y entroient, fut l'aimable Marianne, qui se précipita dans les bras de Léonce, et lui dit : — Oh ! mon père, c'est donc vous ! — Qui t'a appris ce secret, ma chère Marianne ? — La mère d'Aspasie. — Quoi, vous le saviez avant mon départ ? oui, mais je n'avois jamais osé vous en parler ; venez, Monsieur, venez, il est bien d'autres choses qu'il faut que vous appreniez, ainsi que M. de Gernance, et elle les fit entrer dans le salon : là il y eut une explication infiniment tendre entre elle et ses parens. La femme de Léonce ne put résister aux sentimens de la nature, et Marianne connut aussi sa mère, et avec le complément du bon-

heur ; car il nelui manquoit qu'un cœur où elle pût déposer ses plus secrètes pensées ; et quel cœur étoit plus digne de cette tendre confiance que celui d'Euphrasie ! Il fut convenu que le public ne seroit point informé de tout ce qu'ils venoient de se confier réciprocurement. Le marquis demanda à sa nièce si elle avoit des nouvelles d'Aspasie. Certainement, lui dit-elle, et il ne tient qu'à vous de la voir. — Quoi, seroit-elle ici ? — Il y a peu de temps qu'elle habite cette maison. — Ah ! menez - moi promptement auprès d'elle. — Il faut que j'aie le temps de la prévenir, sa santé est foible ; de longs chagrins, des privations cruelles l'ont détruite. Oh Dieu ! s'écria le marquis, se-

roit-elle en danger? Ne reviendrai-je que pour la voir sur le point de rejoindre sa mère, et les voiles de la mort environneront-ils toujours tout ce que j'aime? — Le bonheur de vous revoir lui rendra peut-être la santé que vos soins cherchent inutilement à rétablir. Marianne les quitta pour aller prévenir sa cousine; un moment après, elle revint avec Cécile, qui étoit tout le portrait de sa grand'mère: aussi le marquis ne put-il la voir sans verser des larmes. — Venez bien vite voir maman, qui se faisoit un si grand plaisir de vous embrasser, mon bon ami; mais comme vous la trouverez changée! pour moi, je puis à peine la reconnoître. Le marquis suivit sa petite-fille en

éprouvant un effroi qui ne peut s'exprimer : il entre chez Aspasie, les rideaux de son lit étoient tirés, il faisoit à peine jour dans sa chambre. Elle avoit pris cette précaution pour que son changement n'effrayât pas son père au premier moment, mais quand il s'approcha de son lit, et qu'il vit cette infortunée se soulevant avec peine pour l'embrasser ; qu'il s'aperçut qu'elle étoit d'une maigreur effrayante, et que sa parole étoit foible et entrecoupée ; il ne douta point que son malheur ne fût certain. Il dissimula cependant cette douloureuse impression pour ne pas troubler la joie qu'Aspasie, malgré ses souffrances, paroissoit éprouver en le revoyant : elle fit

aussi mille amitiés à Léonce qui lui présenta sa femme qu'elle ne connoissoit pas. C'est ma mère, lui dit Marianne, mon bonheur sera complet, si ma chère Aspasie recouvre la santé. Je ne m'en flatte pas, dit-elle, mais au moins ma mort sera douce, puisque je serai entouré de tout ce que j'aime, et que je serai tranquille sur le sort de mes enfans. On parla du baron que l'on attendoit aussi, mais il avoit éprouvé une maladie fort grave avant de se mettre en route, ce qui retardoit son arrivée à Paris.

Cependant la satisfaction qu'Aspasie goûtoit en voyant son père, les soins presque maternels d'Euphrasie lui rendirent les forces : elle put quitter son lit, et on la

portoit dans le jardin au moment où le soleil ranimoit toute la nature. Elle paroissoit recevoir du père de la lumière et de la vie, un renouvellement d'existence. Son père, ses enfans, Marianne, la croient hors de danger, et elle-même se flattoit qu'elle échapperoit peut être au premier arrêt que l'on avoit porté sur elle.

Léonce revoyoit avec un sensible plaisir ses jardins que le temps avoit embellis, et quoiqu'ils ne fussent plus à lui, il n'y prenoit pas moins d'intérêt, puisqu'ils devoient appartenir à sa fille.

L'aimable Euphrasie sembloit avoir fixé le temps : ni les fatigues d'un voyage de long cours, ni les chagrins qu'entraîne la

perte de la fortune, ni ceux de la captivité, dans un pays étranger n'avoient altéré sa beauté, qui se soutenoit de telle sorte qu'on l'auroit prise pour la sœur aînée de sa fille.

Madame Dupin étoit fort aise de revoir Léonce; mais devenue un peu chagrine avec les années, elle éprouvoit un sentiment de jalousie en pensant que Marianne préféroit sa mère à elle. Marianne sut mettre tant d'adresse, tant de soins, qu'elle éloigna de son amie toute inquiétude d'être moins aimée; elle lui avoit tant d'obligations, qu'elle se seroit regardée comme infiniment coupable si elle avoit pu les oublier.

Le lendemain de leur réunion,

le père et la mère de Marianne s'excusoient auprès d'elle de ne lui avoir point donné une excellente éducation et une existence plus brillante : Et qu'eussiez vous pu faire pour moi , leur dit-elle , qui eût jamais valu les biens que votre prévoyance m'a ménagés ? Il semble , au contraire , que vous ayez deviné combien les distinctions pouvoient être funestes . Vous m'avez placée à l'abri de tous les orages , vous m'avez donné , dans madame Dupin , la plus sage des institutrices . Elle m'a unie au meilleur et au plus aimable des hommes . Notre amour , fondé sur la parfaite estime , croît chaque jour , mes enfans font mon bonheur . Le ciel vous a rendu à mes vœux . Il ne m'en reste

plus à former. Je suis arrivée à mon cinquième lustre. Je n'aurais pas connu le moindre chagrin si la pauvre Aspasie ne m'avoit pas fait éprouver qu'on peut souffrir dans ses amis comme en soi-même. Je n'ai donc que des grâces à vous rendre et à celui qui donne aux hommes toute pensée sage et utile. Euphrasie embrassa sa fille en lui disant : de quel poids tu soulages mon cœur ! et Léonce voyoit avec transport qu'il ne s'étoit point trompé dans le choix qu'il avoit fait pour sa fille. Euphrasie fut obligée d'en convenir, en comparant le sort de Marianne à celui d'Aspasie,

CHAPITRE LXI.

LES premiers jours se passèrent en fêtes. Enfin, MM. de Gernance pensèrent à leur position, qui n'étoit rien moins qu'agréable du côté de la fortune. Il ne leur restoit que quelques guinées qu'ils avoient rapportées d'Angleterre ; des habits, du linge, mais pas un pouce de terre, pas un contrat de rente : tout ce qu'ils possédoient avoit été vendu pendant leur absence. La maison qu'ils occupoient avoit été, comme on le sait, achetée par M. Lebrun.

Huit jours après l'arrivée de Léonce à Saint-Gratien, un nouveau contrat qui le remettoit en possession de sa maison lui fut adressé. M. de Gernance à qui ce paquet étoit arrivé par la poste, alla sur-le-champ chez le bon M. Lebrun, et lui demanda comment il se faisoit que, n'ayant rien, il se trouvât acquéreur d'un bien de 40,000 liv. au moins. Parce que, dit-il, je l'ai acheté pour vous, et qu'il est tout simple que vous y rentriez.—Mais enfin, vous avez déboursé une valeur.—Peu considérable. — Les frais de contrat. — Vous vous acquitterez de tout cela avec Marianne et ses enfans, en leur laissant, après votre mort et celle de votre femme, cette habitation. — Il n'y a

pas de doute. — Eh bien donc, qu'ai-je fait de si merveilleux ? je dirois bien comme le quaker dans la jeune Indienne :

Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.

CHAMPFORT.

Léonce revint pénétré de reconnaissance et d'admiration. Il forma dès ce moment le dessein de tirer un parti avantageux de son beau jardin. Il garda, comme on le pense bien, Mathurin pour jardinier; mais il lui déclara qu'il ne cultiveroit plus de légumes que ceux nécessaires à la consommation de sa maison et de sa famille à lui-même; mais que de tout le reste, il feroit des pépinières qui rapporteroient beau.

coup d'argent. — Je suis bien de votre avis, mais il en faut beaucoup pour les disposer, et puis cinq ans sans rapport. — Cela est vrai, je n'y pensois pas. C'est dommage; car sans cela je serois bien sûr de me faire au moins deux mille écus de revenu; ce qui seroit plus que suffisant pour mon existence, celle de ma femme et de mon frère. Mais il faudroit, pour cela avoir 25,000 fr. devant soi, il n'y faut plus penser; continue, mon cher Mathurin, à cultiver des choux et des carottes, puisque nous ne pouvons faire mieux, et M. de Gernance remonta assez triste dans son appartement, où il trouva sa femme occupée à arranger dans

ses armoires les effets contents dans leurs malles qui étoient arrivées de la veille.

J'avois eu, dit-il, une idée très-heureuse pour nous faire exister sans être à charge à M. Lebrun ; mais malheureusement elle est impossible sans avoir des fonds d'avance, et il lui expliqua cette idée. Madame de Gernance dit qu'en effet c'eût été très-utile, et ils ne trouvèrent rien qui pût la remplacer. On vint les avertir que le dîner étoit prêt, ils descendirent, Madame de Gernance dit qu'elle finiroit de ranger son linge après le dîner, et laissa ses malles ouvertes. Ils trouvèrent dans la salle à manger Frédéric qui venoit leur demander à dîner.

On proposa de descendre une chaise longue , pour qu'Aspasie pût être à table , elle étoit infiniment mieux : elle mangea un peu d'assez bon appétit. Cécile , Théodore et même Annette , étoient au comble du bonheur. Ils disoient au marquis de Gernance : mon bon ami , vous avez bien fait de venir avec notre ami Léonce , vous avez rendu la santé à maman. Ah ! si papa venoit aussi , elle seroit tout à fait guérie ; le marquis remarqua que sa fille pâlit.

Le dîner fut fort gai. MM. de Gernance dirent à Frédéric : en vérité , mon cher , je crois que vous avez fait une fort mauvaise opération en nous faisant rentrer en France , vous vous êtes donné

de fort mauvais pensionnaires que l'aimable Marianne traite à ravir , mais qui n'auront jamais le moyen de s'acquitter. J'ai connu quelqu'un, reprit en riant Frédéric qui disoit : *on ne sait pas si on ne paiera point.* Il y a tant d'événemens. — Je n'en connois point ; quand on est complètement ruiné, il n'y a aucun moyen de se tirer d'affaire ; car on ne peut rien entreprendre. Il faut vivre au jour le jour , et on ne se relève jamais. — Il vient quelquefois des idées heureuses. — Ce ne sont pas les idées qui manquent, ce sont les moyens de les mettre à exécution. — On a des amis. — Je ne me permettrois pas de leur emprunter. On peut risquer son propre argent, et non

K.

celui des autres. Ernest n'revient pas plus riche que nous : s'il n'obtient pas de rentrer dans ses bois , nous nous mettrons ouvriers dans votre manufacture , à condition , toutefois , que vous ne nous ferez pas payer notre apprentissage. — Celui des hommes d'esprit , quelque métier qu'on leur montre , est toujours bien court. Ainsi , Messieurs , le vôtre sera gratuit ; mais je me persuade que vous n'en serez jamais réduit là , et il seroit singulier que les propriétaires d'une aussi belle maison que celle-ci vinssent faire marcher une mécanique. Cela ne se peut pas. — C'est-à-dire , que vous avez peu de confiance en nos talens. — Si vous voulez que je vous parle sin-

cèrement, je crois que vous réussiriez, mais vous seriez promptement ennuyés de ce métier, il faut avoir été accoutumé dès l'enfance aux travaux manuels, sans cela, il est impossible de s'y employer. — Allons, je le vois, vous nous condamnez à ne pouvoir gagner le bon dîner que vous nous donnez, et cependant. Ah ! j'oubliais, dit Frédéric, en se levant, que c'est aujourd'hui la paie des ouvriers. Pardon, Mesdames, si je vous quitte, mais il faut que je me rende pour l'heure : ils sont accoutumés à ne pas attendre cinq minutes. Il prit son chapeau et sortit, non sans dire dire un mot de tendresse à sa chère Marianne, qui lui promit de rentrer de bonne heure. — Est-

il possible , dit le marquis à sa femme , d'être plus aimable , d'avoir un meilleur ton que ce jeune homme ? Nos jeunes gens de la cour n'avoient pas l'air plus noble. Il étoit digne de Marianne , reprit Aspasie , et sa cousine l'embrassa.

Madame de Gernance remonta chez elle pour continuer à placer son linge dans ses armoires. Comme elle le prenoit à mesure dans la malle , elle aperçoit un paquet roulé qu'elle ne se rappeloit pas d'avoir mis dedans. Elle est encore plus surprise quand elle le trouve fort pesant relativement à son volume , elle le soulève pourtant , l'ouvre ; et quelle est sa surprise de voir que c'est un sac plein d'or. Dans son éton-

nement, elle court, elle appelle Léonce , qui arrive à sa voix. Voyez, lui dit-elle, voilà ce que je trouve dans ma malle. Je suis sûre à présent qu'il y a des fées ; car il ne peut y en avoir qu'une qui ait mis dans ma malle ce sac qui contient , je suis sûre , plus de mille louis. C'est une fée , dit Léonce , ou M. Lebrun , c'est-à-dire Frédéric. — Et qui vous le fait croire ? — Il aura entendu ce que je disois à Mathurin sur la nécessité où je serois d'avoir mille à douze cents louis pour faire mes pépinières , et il aura chargé Frédéric de me les apporter ; et de les placer de manière à ce que l'on ne sût pas d'où ils viennent : et dût-il encore se fâcher , il faut bien que j'aille lui demander

quand et comment je lui rendrai cette somme ; et il alla sur le-champ à la manufacture.

C'étoit en effet le moment de la paie. Il trouva M. Lebrun entouré de tous ses ouvriers qui le chérisssoient comme un père, leur parlant à tous , s'informant de leurs besoins; donnant des gratifications à ceux qui se conduisoient bien ; menaçant les mauvais sujets de les renvoyer et n'en faisant rien ; disant : que deviendroient-ils? voleurs de grands chemins , j'aime mieux les garder.

Quand il eut fini de distribuer tout l'argent qui étoit dû à cette multitude , il vint au marquis et lui demanda ce qu'il y avoit pour son service. — Je viens pour vous

demander, monsieur, sur lequel
 des biens que mon frère et moi
 nous n'avons plus, vous voulez
 que je vous donne hypothèque
 pour les douze mille livres que
 vous m'avez envoyés. — Moi !
 monsieur, je vous ai envoyé de
 l'argent? vous vous trompez, je
 vous jure. Je n'aurois pas pris
 cette liberté sans vous demander
 si cela vous convenoit. — Vous
 saviez très bien que cela me con-
 venoit pour changer mon jardin
 en une vaste pépinière : vous au-
 rez entendu ma conversation avec
 Mathurin, ou Mathurin vous en
 aura rendu compte. — Je ne l'ai
 seulement pas vu. Mais si, en
 effet, avec les connaissances de
 jardinage que vous avez, il vous
 prenoit envie de faire là de belles

pépinières, croyez-vous que celti
qui vous prêteroit ces mille louis
feroit une si mauvaise affaire? —
Vous en convenez donc? Ah! trop
généreux ami, comment vous
marquer ma reconnaissance? —
Je ne sais ce que vous voulez dire:
je vous engage seulement à pro-
fiter de la saison pour commen-
cer cette entreprise dès que vous
avez les fonds nécessaires.

En effet, M. Lebrun étoit der-
rière une charmille à se promener
avec Marianne quand M. de Ger-
nance avoit parlé de son projet.
Il étoit promptement retourné
chez lui, avoit donné la somme à
son fils pour qu'il trouvât moyen
de la placer dans l'appartement
de M. de Gernance sans qu'on le
yit; on sait comment cet aimable

jeune homme s'étoit acquitté de cette commission. Jamais Léonce ne put tirer un aveu formel de M. Lebrun, qui, pressé de s'expliquer, finit par dire : supposons que c'est moi, ce qui est une supposition bien en l'air ; eh bien, qu'en seroit-il arrivé ? que j'aurois prié M. Léonce de Gernance d'ajouter à la maison qui doit appartenir à mes petits - enfans, une somme de vingt-cinq mille livres ; voilà tout ce qui en seroit arrivé. — Allons, il faut bien se contenter de votre manière de répondre et tâcher au moins de mériter la confiance dont vous m'honorez.

Le lendemain, il y avoit vingt ouvriers qui changèrent la face de ce jardin. Il fut nivelé, tracé avant le mois d'avril ; et comme

cette année l'hiver s'étoit prolongé, il étoit encore temps de planter les jeunes arbres, qui réussirent à merveille.

CHAPITRE LXII.

ASPASIE venoit souvent voir travailler les ouvriers de M. de Gernance ; ce qui la dissipoit et sembloit la distraire des maux dont elle étoit accablée ; non seulement au physique, mais même au moral : car elle se persuadoit toujours que son époux rencontreroit Dorvignac, qui , ne le connoissant point , lui parleroit d'elle , et apprendroit au baron ce qu'elle avoit un si grand intérêt à lui cacher. Cette pensée la poursuivoit sans cesse , et s'oppo-

soit à son rétablissement, quand un jour on lui remit cette lettre :

Lettre de Dorvignac à madame de Rosemont.

Paris, le 7 mars 1804.

MADAME,

Je ne puis quitter pour jamais le pays que vous habitez sans vous exprimer mes douloureux regrets de vous avoir trompée et abandonnée. Le ciel a pris soin de votre vengeance; et je suis bien plus malheureux que vous. Ayant commis par une dépense folle la fortune que je devois à mes rapines, j'ai voulu la relever par des lettres de change fausses qui ont été connues telles. On a recherché ma conduite; et pour

ce fait et pour d'autres, qui jusqu-là étoient restés impunis, je suis condamné aux fers pour le reste de mes jours. Je ne murmure point de cet arrêt sévère. J'eusse mérité une punition plus grande encore par mes crimes envers vous, si la loi atteignoit de semblables délits. Daignez me pardonner; implorer pour moi la miséricorde divide, et être persuadée du profond respect, etc., etc., etc.

Cette lettre, dans le premier mouvement, fit beaucoup de mal à Aspasie. La baronne ne put apprendre sans rougir qu'elle avoit été liée avec un homme que la loi venoit de flétrir : elle plaignoit aussi les maux auxquels il étoit condamné. Car elle n'oublioit pas

que quelqu'eût été son motif, elle lui devoit les secours qu'elle avoit trouvés à Saint-Gratien; puis elle ne pouvoit se dissimuler qu'elle lui étoit redevable des sommes qu'il avoit avancées pour son établissement dans la maison où elle étoit encore, et qu'il devoit avoir un extrême besoin d'argent.

Marianne, à qui elle fit part de la lettre de Dorvignac, fit cesser sa peine à cet égard, en lui prêtant cent louis qu'elle avoit économisés, et que l'on fit partir sur-le-champ pour Marseille, à l'adresse de Dorvignac, qui en accusa la réception et en marqua sa reconnaissance. Et depuis on n'en entendit plus parler; car madame de Rosemont lui répondit

pour l'assurer qu'elle lui pardonnoit , et lui défendit en même temps de lui écrire davantage ; ses lettres pouvant lui faire le plus grand tort si son mari étoit de retour.

Elle ne pouvoit se dissimuler qu'il étoit très-heureux pour elle que cet homme fût séquestré de la société ; ce qui lui ôtoit de grandes inquiétudes : aussi sa santé éprouva - t - elle depuis ce moment un mieux sensible. Elle dormoit un peu , son appétit étoit meilleur. Elle étoit un peu moins maigre , ne toussoit pas autant , et il y avoit tout lieu d'espérer que le lait d'ânesse , qu'elle devoit prendre au printemps , la guériroit radicalement. La joie de son père , de ses en-

fans et de Marianne étoit extrême. Cécile disoit : que ne dois-je pas à Dieu qui m'a rendu ma mère !

Ce devoit étre la fête d'Aspasie à quelques jours de là. Cécile et Théodore le dirent à Marianne , et lui exprimèrent le désir qu'ils avoient de la lui souhaiter. Marianne fit le même vœu ; et il fut convenu que les enfans de madame Lebrun se réuniroient à eux.

Elle en avoit trois. George, qui étoit l'aîné, avoit neuf ans ; Céleste en avoit sept et Joseph veoit d'en avoir cinq. Il sembloit que la nature avoit disposé tellement la naissance de ces aimables enfans , que leur âge se rapportât parfaitement. Aussi , dès le premier instant , ils se donnè-

rent mutuellement des témoignages d'une tendre amitié. George avoit pour Cécile des égards, des attentions qui auroient fait penser qu'ils avoient déjà franchi l'âge de l'enfance. Théodore se plaisoit surtout avec Céleste, dont le nom donnoit une idée de la beauté et de la régularité des traits. Joseph et Annette jouoient de si bon cœur quand ils se trouvoient réunis, que la journée leur sembloit trop courte.

Frédéric, que l'on mit dans la confidence du projet de fête, composa quelques scènes dialoguées pour ses grands personnages ; dans un cadre ingénieux, il leur fit célébrer tout à la fois la convalescence de madame de Rosemont, sa fête, le retour de

madame et de MM. de Gernance. Les enfans avoient des rôles analogues à leur caractère et à leur âge. On les avoit habillés en bergers, un joli petit agneau que Céleste avoit élevé, devoit être présenté à madame de Rosemont. Sa laine aussi blanche que la neige, étoit couverte de guirlandes de fleurs et de rubans. George devoit lui faire hommage de deux chèvres noires, qu'il avoit dressées à conduire un petit chardans lequel seroient placés Joseph et Annette, portant dans leurs mains une corbeille pleine de tout ce qui peut être agréable; rubans, parfums, pastilles, même des bijoux d'un assez grand prix; c'étoit l'offrande de MM. et madame Lebrun,

que ses jolis enfans devoient présenter à la baronne. Cécile devoit lui offrir un voile d'Angleterre d'un grand prix que madame de Gernance avoit rapporté de Philadelphie, et qu'on ne lui avoit point ôté, lorsqu'elle avoit été faite prisonnière.

Tel étoit le plan de cette fête champêtre, dont on s'occupoit depuis un mois, craignant toujours que le temps ou la santé de madame de Rosemont ne la contrariât ; car la salle de spectacle étoit au fond du jardin, dans un bosquet que Léonce avoit respecté, et n'avoit point compris dans le plan des pépinières. On avoit eu soin, sous un prétexte ou un autre, d'en éloigner la baronne. On y avoit construit un trône de

verdure et des gradins où lesspectateurs devoient se placer. C'étoient les maîtres ouyriers de la manufacture. Les domestiques de la ferme de madame Dupin , qui avoit repris son bail , et ceux des deux familles. M. Lebrun , Frédéric et MM. et madame de Gernance devoient occuper les premières places.

Tout succéda aux vœux des enfans , le soleil se leva avec une pompe qui promettoit la plus belle journée ; les oiseaux chanтоient l'hymne du matin , et parurent prendre part à la fête de la nature. Madame de Rosemont ne s'étoit jamais si bien portée depuis six mois ; elle avoit très-bien dormi , elle n'avoit que des pensées douces. Elle dit à Ma-

trienne, quivint, comme elle avoit coutume, savoir de ses nouvelles, qu'elle croyoit enfin qu'elle vivoit pour célébrer, par sa reconnoissance, tout ce qu'elle et son beau-père avoient fait pour elle : je crois même, disoit elle, que je serois capable de revoir M. de Rosemont; que sa vue ne me tueroit point comme je l'avois toujours pensé jusqu'à présent. Je sais quels sont mes torts; il les ignorera, et je mettrai tant d'attention à les réparer, par ma conduite envers lui, par mes soins pour mes enfans, que j'espère mériter du ciel qu'Ernest ne connoisse pas mes torts. Il me trouvera si différente de ce que j'étois; folle, inconsidérée, capricieuse, telle j'ai été jusqu'au

moment où j'ai perdu ma fortune. J'ose croire que je suis complétement changée, et s'il me reste des vertus à acquérir, j'en trouverai en vous, chère amie, le modèle le plus parfait. Je crois que je puis encore être utile au bonheur de mon cher Ernest, et je pense que ma mort rendroit sa vie pénible ; mais pour cela, il faudroit que son retour fût encore différé de deux mois ; et que, surtout je fusse prévenue de l'instant de son arrivée ; car je sens que s'il venoit tout à coup se présenter à mes regards, l'incertitude où je serois, s'il ignore ou non mes relations avec M. Dorgignac, me feroit une révolution que je ne pourrois, sans doute, encore supporter. — Soyez tran-

quille, mon amie, le baron n'est pas encore en France, et mon mari sera informé du jour et de l'heure où il sera ici. Ne pensez donc qu'à vous rétablir et à vivre pour votre père, pour vos enfans et votre mari, dont vous ferez toujours le bonheur, et elle ajouta : je venois vous demander une grâce. — Dites, tout ce qui dépend de moi, je serai trop heureuse de pouvoir le faire. — C'est de me confier vos trois enfans pour la journée. Les miens se font un plaisir de leur donner à dîner, ils ont quelques autres petits amis. J'ai permis que l'on fit venir un violon, ils s'amuseront. — Je ne demande pas mieux, vous êtes leur seconde mère. — J'espère bien que je le serai un

jour. Cécile et Annette seront mes filles, et Céleste sera la vôtre, mon amie. — C'est prévoir de loin ces mariages, mais il n'en est pas moins vrai que si le ciel m'accorde des jours, ce sera mon plus grand bonheur; et si je meurs, cette pensée adoucira l'amerume de mes derniers moments. — Vivez, ma chère amie, pour les voir unis, et pour tenir dans vos bras leurs enfans. — Je commence à l'espérer.

Les enfans qui étoient prévenus, entrèrent dans la chambre de leur mère pour lui souhaiter le bonjour, et elle leur dit que leur bonne amie les venoit chercher pour passer la journée chez elle. — Oh ! tant mieux, dit Annette, je jouerai bien avec Jo-

seph. — Et qui restera auprès de maman , dit Cécile. — Madame Dupin viendra seconder madame de Gernance , on peut se reposer sur elle. Oh ! vous pouvez , mes enfans , vous livrer en toute sûreté aux plaisirs que votre bonne amie vous destine ; car je me sens très-bien aujourd'hui. Amusez-vous bien , et ce soir , nous nous reverrons.

CHAPITRE LXIII.

LES enfans , après avoir embrassé leur mère mainte et mainte fois , comme s'ils eussent dû être un an sans la revoir , suivirent madame Lebrun chez elle , où ils trouvèrent un excellent déjeûner . Puis , on fit une répétition , on dîna , on s'habilla et on se rendit avec le plus grand mystère par la petite porte du jardin , au bosquet où madame de Gernance et madame Dupin devoient conduire madame de Rosemont à un signal convenu . Euphrasie proposa donc à sa nièce de venir voir les travaux de Léonce ; elle accepta volontiers . Ces dames lui offrirent chacune un bras , et elles l'amènerent ainsi au bosquet , d'où

en approchant, elle entendit sortir des sons harmonieux. On avoit fait venir des musiciens de Paris pour servir d'orchestre; et en attendant le spectacle, ils exécutoient quelques morceaux de musique. Madame de Rosemont vouloit savoir d'où partoient ces accords.

Elle entre dans le bosquet, et son étonnement et sa reconnoissance furent extrêmes, quand elle vit que tout étoit préparé pour lui donner une fête. Elle traversa avec une grande émotion l'amphithéâtre, et vint s'asseoir sur le trône de gazon, où elle voulut que ses deux amies prissent place à côté d'elle.

La fête commença aussitôt; les acteurs remplirent leur rôle avec une grâce et une précision qui charmèrent les spectateurs, et surtout leurs mères et MM. de Gernance. Madame de Rosemont

reçut avec une grande sensibilité les présens de ses amis : elle disoit seulement, c'est trop, beaucoup trop pour celle dont la vie est aussi incertaine. Cependant elle se laissa mettre des boucles d'oreilles, un collier, des bracelets de rubis et de perles. On posa sur sa tête le voile que lui donnoit Euphrasie ; qui eût dit.... !

Madame de Rosemont ne savoit comment exprimer tout ce que son âme éprouvoit, elle ne pouvoit suffire à ses sensations, son cœur palpitoit ; ses nerfs étoient dans une agitation visible, et ses amis se reprochoient d'avoir été la cause qu'elle ressentît une émotion peut être au-dessus de ses facultés physiques. Elle les assuroit, au contraire, que le bonheur ne faisoit aucun mal. Elle embrassoit ses enfans, son père, ses amis ; elle eût embrassé tout ce qui étoit là, il sembloit

que c'étoit pour elle autant de frères.

Euphrasie, inquiète de sa situation, l'engageoit à se calmer, et vouloit éloigner les enfans qui la serroient dans leurs bras. — Non , non , ma bonne amie , disoit elle , leurs caresses me raliment , et m'aident à supporter l'excès de mon bonheur.

Cependant le bal commença , peu à peu les enfans entraînés par le charme de l'harmonie , se mêlèrent avec les jeunes gens , et formèrent des danses qui laissèrent à Aspasie un instant de repos. Il ne resta auprès d'elle que Marianne , madame Dupin, Messieurs, madame de Gernance et la sensible Cécile qui , inquiète de sa mère , resta constamment assise à ses pieds , ayant toujours les yeux fixés sur les siens. Croyant y voir une altération qui échappoit à tout ce

qui l'entourroit , à tout moment elle lui demandoit , maman , tu ne te trouves pas mal ? Non , reprenoit Aspasie , non , sois tranquille , et va t'amuser avec tes amies . — Je ne peux te quitter , tu souffres , tu ne veux pas le dire , et elle serroit les genoux de sa mère dans ses mains , et mouilloit sa robe de ses larmes . Aspasie lui disoit : pauvre petite , tu as la sensibilité de ta mère , elle te fera autant de mal qu'à elle ; et à ce souvenir , la poitrine d'Aspasie se serra , et sa tête se pencha sur le sein de Marianne .

Quand tout à coup elle pousse un cri , dont on ignore la cause , en disant : c'est lui , et tombe dans un état convulsif , qui est suivi , au bout de cinq minutes , de l'immobilité de la mort . Sa fille , ses amis , M. de Gernance , ne s'ont occupés que de la rappeler à la vie , et n'aperçoivent point

un homme qui écarte tout ce qui s'oppose à son passage et vient se précipiter sur le corps d'Aspasie, déjà glacé par le trépas. Aux cris de cet infortuné, à l'expression déchirante de sa phisyonomie, au doux nom dont il appelle celle qui ne l'entendra plus, qui pourroit méconnoître son malheureux époux ? En effet, c'étoit Rose-mont qui, voulant jouir du plaisir que son retour causeroit à sa famille, surtout à Aspasie, étoit venu à Saint-Gratien sans en prévenir personne et sans s'arrêter à Paris ; ne voulant pas perdre un instant pour se trouver dans les bras de sa femme, qu'il savoit, d'après les lettres de Frédéric, être dans la maison de Léonce avec la famille des Gernance.

Qui pourra peindre sa douleur ! Il presse inutilement sa main sur son cœur ; elle ne répond pas à ses transports. Il cherche, mais

en vain, le plus léger battement dans un cœur qui palpita si souvent d'amour pour lui. Rosemont n'a rien appris qui ait pu diminuer son attachement pour Aspasie. Que dis-je ! les lettres de Frédéric la peignoient sous les traits les plus intéressans. Il revient comme aux premiers momens de son mariage avec elle, et il ne trouve plus qu'un corps froid, insensible, privé du souffle divin qui l'animoit. La parure dont ses amis l'ont revêtue ajoute en quelque sorte à son désespoir. Aspasie semble une victime dévouée au trépas, que l'on a couverte d'ornemens précieux ; ce voile, donné par la mère de Marianne, et dont, par un mouvement involontaire, elle s'est entièrement enveloppée au moment où elle avoit aperçu Rosemont ; ce voile est donc devenu pour elle le crêpe funèbre de la mort.

On la transporte dans l'appartement ; Rosemont la soutient d'un bras mal assuré. Il se traîne à peine auprès d'elle. On la dépose sur son lit. Le médecin, qui venoit tous les jours comme de coutume juger de l'état où elle étoit, confirma l'arrêt fatal. Tout est fini, dit-il, je n'avois point répondu d'une émotion trop vive. Quoi ! s'écria Rosemont avec l'accent du désespsir, c'est moi qui l'ai tuée ! et se précipitant sur une arme tranchante, il alloit rejoindre Aspasie dans la nuit du tombeau, si Frédéric, qui veilloit sur tous ses mouvemens, ne l'avoit point désarmé.

Cécile, la pauvre Cécile, qui n'avoit pas quitté le corps de sa mère d'un seul instant, effrayée de l'action de son père, qu'elle reconnoît en ce moment vient se jeter dans ses bras. Théodore, Annette, qui l'entendent nom-

mer leur père , s'y précipitent aussi. Le malheureux les serre contre son cœur en disant : il faut donc vivre pour vous.

Le marquis laissa éclater sa douleur ; il ne connut en cet instant aucun préjugés. La nature se montra toute entière dans ses dououreuses plaintes. Il appeloit sa fille à grands cris ; apprenant ainsi à Rosemont les liens qui l'unissoient à lui et lui en devenant plus cher. Tout dans ce moment étoit confusion.

Cependant on parvient à éloigner de cette triste maison l'époux , le père et les enfans de cette infortunée. M. Lebrun les emmena chez lui. Madame Dupin , restée seule avec les domestiques , veille à ce qu'il ne se commette aucun désordre.

Le lendemain on rendit à madame Rosemont les honneurs funèbres ; et elle fut placée , comme

elle l'avoit désiré , à côté de sa mère , où , depuis peu , on leur a élevé un monument qui atteste l'amour que leur ont conservé leurs époux , même après le trépas .

CONCLUSION.

Au bout de quelques jours , M. et madame de Gernance revinrent dans leur maison , pour y pleurer sans contrainte leur Aspasie . Cependant , comme ils ne vouloient point être à charge à la famille Lebrun , MM. de Gernance cultivèrent avec le plus grand soin leur pépinière , dont le produit est devenu si considérable , qu'ils ont remboursé les vingt-cinq mille livres , et jouissent d'un revenu annuel qui suf-

fit à leur existence. C'est madame de Gernance qui élève Cécile, dont son grand père n'a pas voulu se séparer, à cause de sa parfaite ressemblance avec la marquise. Marianne s'est chargée d'Annette, à la grande satisfaction de Joseph ; on a mis au collège George et Théodore. M. Lebrun, dont la vieillesse est aussi respectée que sa vie a été estimable, voit croître avec joie ses petits enfants. M. de Rosemont est rentré dans ses bois. Mais pendant tout le temps qu'il a été à obtenir cette faveur, il s'est associé avec M. Lebrun, et a payé avec usure l'existence qu'ils lui donnoient par son zèle et son intelligence. Devenu, sinon riche, au moins fort à son aise, il n'a point renoncé à cette branche de commerce ; au contraire, il s'y est adonné entièrement. On ne doute pas que Frédéric et lui ne fassent la plus bril-

lante fortune, et qu'on ne voie se réaliser le projet des trois mariages , dont Marianne et Aspasie s'entretenoient peu de jours avant la mort de cette dernière , dont les malheurs déplorables , tandis que Marianne ne connut jamais que le bonheur , prouvent que l'éducation influe d'une manière sensible sur tous les instans de notre vie et décide presque toujours de notre sort heureux ou malheureux.

FIN.